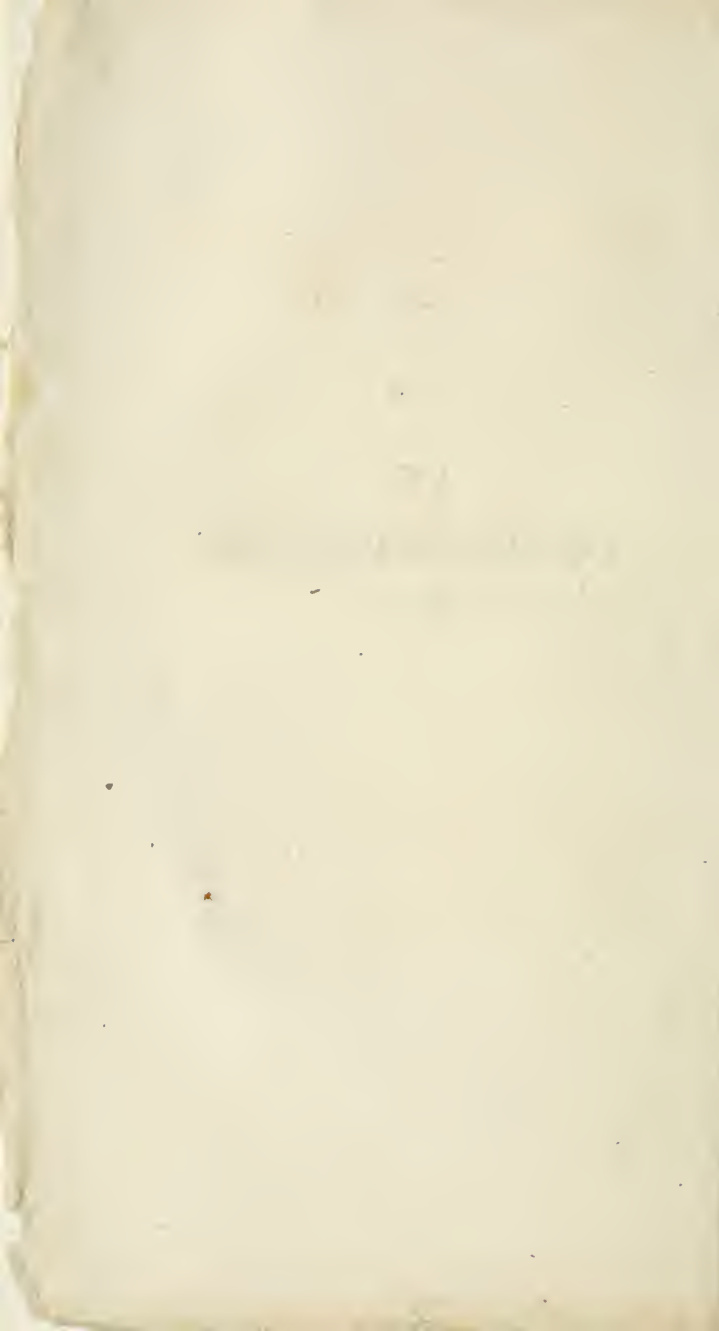






LE
COCHE D'AUXERRE.
II.



LE
COCHE D'AUXERRE,

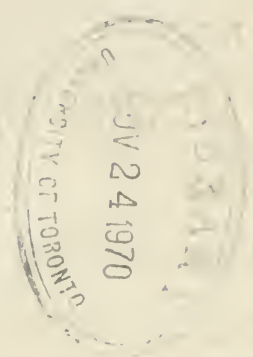
OU LE
PÈRE RIVAL DE SON FILS.

Quelle chaîne de maux ! que la vie a
d'orages !
Que ce monde est semé d'écueils et de
naufrages !

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez PIGOREAU, Libraire, place
Saint-Germain-l'Auxerrois.

• 8 • 1 •



PQ
2149
AIC 6
• t. 2

LE COCHE

D'AUXERRE.

DEUXIEME PARTIE.

MONSIEUR DE MONTAUBRI entra dans la chambre de Sophie. Il fut attendri de la voir toute en pleurs. Il lui en demanda la cause. C'est une douceur pour les malheureux que quelqu'un partage leurs peines.

Mademoiselle de Poinville était certaine du bon cœur de son cousin. Elle savait que son secret était sûr entre ses mains, et que, dans la circonstance, elle pou-

II.

I

vait avoir besoin de son secours. Elle ne lui répondit que par ses pleurs, et en lui présentant la lettre qu'elle venait de recevoir. M. de Montaubri la lut, et la lui rendant d'un air assuré : Ne craignez rien, ma chère Sophie, tant que vous serez ici, vous n'avez rien à risquer ; je vous le garantis. Ce marquis, tout seigneur qu'il est, et tout puissant que je veux bien le croire, ne s'avisera pas de rien entreprendre chez moi, ou je l'en ferais repentir. Soyez tranquille, ne lui répondez pas ; sa lettre ne mérite que du mépris. Je suis gentilhomme peut-être tout aussi bien que lui ; et si je ne craignais d'indisposer

votre amant dans une occasion aussi délicate, je partirais à l'instant pour lui demander raison d'un procédé si insultant. . . .

Ah ! monsieur, répondit Sophie, que vos bontés pour moi ne vous engagent point dans des affaires disgracieuses. . . . Non, ma belle cousine, non : je suis jeune, mais je raisonne ; et je puis vous servir plus utilement en restant avec vous, qu'en allant tirer une vengeance indiscrete de l'affront qu'on vous fait. Pour l'homme que le marquis a la hardiesse de vous proposer, laissez le venir, et qu'il entre dans votre chambre, je me cacherai pour l'entendre ; nous con-

maîtrons plus sûrement par ses propos à quoi nous devons nous en tenir, et pour peu qu'il s'écarte du respect, je me charge de lui donner une réponse dont il se sentira pendant quelque tems, et qui convaincra votre marquis du cas qu'on fait de ses menaces.

Quelle différence d'un consolateur comme M. de Montaubri à la pauvre Martine. Ses propos avaient entièrement rassuré Sophie. A peine pouvait-elle lui exprimer sa reconnaissance. Il la tint quitte de tous ses remerciemens. Il trouva le prix du service dans le service même. Qui se fût réellement intéressé au

sort de l'affligée Sophie. Son cousin la laissa sans alarmes, ou du moins revenue de la crainte que lui avait donnée la lettre du marquis; et elle ne fut plus inquiète que sur le sort de son père, et celui de son amant. Mais on se fait aussi aisément une habitude des peines que des plaisirs. La belle Sophie avait en toutes les occasions de la contracter; ainsi il était des instans où elle paraissait aussi gaie que si elle eût eu à se louer de la fortune.

Quelques jours après avoir reçu la lettre en question, il lui en vint une de Laville, qui ne lui écrivait que pour dissiper ses inquiétudes. Il ne lui mandait

que ce qu'il lui avait déjà appris ; mais il continuait à l'assurer que le comte serait bientôt en liberté, et qu'il ne tarderait pas à entrer en campagne à la tête de son régiment.

Cependant le marquis , piqué de ne point avoir de réponse de Sophie , s'était déterminé à lui envoyer l'homme qu'il lui destinait , avec une lettre infiniment plus menaçante que la première. M. Thomas partit sans en savoir le contenu , et arriva au château de madame de Montaubri. Il se fit annoncer comme venant de la part du marquis D. , ne soupçonnant pas de quoi il s'agissait , et croyant être reçu à

bras ouverts. Cependant la vue du château, qui avait bonne apparence, et quelques domestiques à livrée qu'il vit, le fit tenir sur ses gardes. Il ramassa quelques circonstances de la colère que le marquis n'avait pu contenir devant lui, et il inféra de là qu'il devait agir avec précaution. Bien lui en vint de faire ces réflexions, car sans la conduite qu'elles lui firent tenir, il eut fort mal passé son tems. Il redoubla de vigilance, lorsque le hasard lui apprit que la personne à qui il en voulait, était la cousine de la dame du château.

On l'introduisit dans l'appartement de Sophie. M. de Mon-

taubri s'y était caché, de façon qu'il pouvait tout entendre sans être vu. M. Thomas entra modestement, et salua fort respectueusement mademoiselle de Poinville. Elle le reçut avec un peu de trouble; mais elle se remit bien vite à cause du témoin de la conversation qu'elle allait avoir. M. Thomas fut frappé de la beauté et des graces de la demoiselle. La vertu qui brillait sur son visage l'enchantait, et né pour obéir au sordide intérêt, il conçut des sentimens peut-être pour la première fois. Mademoiselle, lui dit-il, en lui présentant la lettre du marquis, on m'a chargé de vous remettre

eelle-ci ; mais je ne sais, en honneur, ce qu'elle contient ; ainsi ne vous en prenez point à moi, s'il s'y trouve quelque chose d'offensant pour vous : vous savez sans doute ce qui m'amène ici, mademoiselle... Monsieur le marquis m'en a déjà instruite, reprit Sophie, en lui rendant la lettre sans la regarder. Dites lui, de ma part, le cas que je fais de ses rodomontades : voilà sa lettre que vous pouvez lui reporter ; je ne daigne seulement pas la lire. Fort bien, mademoiselle, dit M. de Montaubri en paraissant tout-à-coup ; fort bien ; et vous pouvez encore ajouter que son agent aurait été humiliem-

ment puni, s'il se fût avisé de soutenir devant ma nièce le ton impertinent que son protecteur a pris. M. Thomas fut fort étonné de cette subite apparition, et se sut très-bon gré d'en avoir agi poliment. Il réitéra quelques profondes révérences.

Je vous prie de croire, monsieur, répondit-il au gentilhomme, que je n'entre pour rien dans ses mauvaises façons, et que je les ignore même totalement. Mais le marquis est violent. Je serais indubitablement la victime de sa mauvaise humeur, si je lui rapportais sa lettre sans assurance palpable que j'ai fait mes efforts pour la faire accepter. Ainsi,

monsieur, je vous supplie d'y mettre un mot sur l'enveloppe, qui prouve que vous n'avez pas voulu la recevoir. Volontiers, reprit Montaubri; et, prenant une plume, il écrivit :

« On renvoie la lettre sans
» daigner seulement la déca-
» cheter.

DE MONTAUBRI. »

Puis, la rendant au porteur : Dites-lui, ajouta-t-il, que c'est le cousin de mademoiselle de Poinville qui lui a fait cette réponse. Pour vous, qui pensiez bonnement que le marquis était maître de disposer de mademoiselle, apprenez à avoir plus de

discrétion une autre fois ; félicitez vous de vous être conduit prudemment. Adieu , monsieur . . . Le pauvre Thomas se retira en faisant d'amples excuses ; et son embarras divertit Sophie , qui ne put s'empêcher d'en rire. Il avait été reçu de façon à n'avoir pas envie d'y revenir , et il alla à Paris, rendre compte au marquis du peu de succès de sa commission.

Montaubri avait un ami intime qui possédait la confiance du ministre. Il sentit qu'il fallait soutenir la fierté de sa démarche , de peur que le marquis ne le prévînt et n'obtînt par son crédit une lettre de cachet, pour enlever

Sophie. Il écrivit à cet ami , et l'informa de toute l'histoire de Sophie ; de l'injuste conduite du marquis , et de ses ridicules prétentions. On ne manqua pas de prendre en main la cause de Sophie , et le ministre fut préparé à toutes les attaques qu'on pouvait lui faire de ce côté là. La précaution était prudente.

Le marquis , outré du mépris qu'on avait fait de ses menaces , et de la fierté avec laquelle ses propositions avaient été reçues , ne manqua pas de tourner tous ses efforts pour obtenir une lettre de cachet. Il ne doutait pas un moment qu'on ne se rendît à ses premières sollicitations , et aux

bonnes raisons qu'il avait à dire. Peut-on refuser à un homme de son nom pareille grace , quand il la demande ? On la lui refusa cependant , et il eut la douleur de voir toutes ses tentatives inutiles. Le ministre était prévenu , et fit ce qu'il put pour lui faire entendre raison , et pour le convaincre poliment de l'injustice de sa cause. Le marquis regarda ce refus comme un affront , il ne voulait point en avoir le démenti. . . Il porta l'affaire au roi même ; et appuya fort sur ce qui pouvait faire valoir ses prétentions. Mais le marquis eut la douleur de se voir renvoyé au ministre qui l'avait déjà condamné.

Désespéré d'avoir le dessous dans cette occasion , il ne veut plus rien ménager. Craignant néanmoins qu'on ne le soupçonnât du projet qu'il méditait et que nous allons voir éclore , et ayant besoin du ministre dont il espérait des graces pour sa famille et qu'il devait se garder d'irriter surtout en tems de guerre , il fit rendre la liberté à son fils , et lui ordonna de revenir à la maison paternelle.

M. de Salignac crut que son père s'était enfin laissé fléchir. Malgré ce qu'il lui avait fait souffrir , il courut se jeter à ses pieds , et le supplia d'approuver un amour auquel il avait autrefois

donné son aven , et que rien n'é-
tait capable d'étonner. Le père
fut assez dissimulé pour lui faire
concevoir des espérances , et le
comte profita de la bonne volonté
qu'il lui supposait , pour deman-
der l'agrément de rendre une
visite à sa maitresse. On le lui
permit , parce que la nuit étant
avancée , on ne s'imagina pas
qu'il se mettrait en route aussitôt.
Mais il faut bien manquer d'ex-
périences , pour ne pas connaître
les tendres empressements d'un
amant.

Il y avait cinq à six jours que
le marquis avait envoyé dix hom-
mes au château de madame de
Montaubri , avec ordre d'en en-

lever Sophie ; de ne marcher que pendant la nuit, et de la conduire dans un couvent , près de Paris , qu'il avait indiqué. De là , il devait , par son crédit , et par une odieuse imposture , la faire partir pour les îles. Aimable Sophie ! à quelles extrémités étiez - vous réduite !

Ces dix infâmes instrumens de la haine du marquis , gens accoutumés à ces sortes de crimes ou à d'autres encore plus affreux , étaient arrivés au château qui renfermait Sophie. Ils avaient fait d'abord connaissance avec un domestique de la maison , et ils en apprirent que Sophie devait aller avec sa cousine , dans une

voiture ; dîner chez M. de Primard , et ne s'en reviendrait peut-être que tard , accompagnée d'un seul laquais.

Par malheur, M. de Montaubri était allé dans la ville voisine , pour quelques affaires , et ne devait arriver que dans deux jours. Leur partie fut bientôt faite. Ces scélérats attendirent , sur le chemin , le retour de mademoiselle de Poinville. La nuit tombait lorsqu'ils la virent ; ils arrêtèrent sa voiture ; ils en avaient une toute prête. Les dames effrayées leur offrirent leur bourse ; ils enlevèrent Sophie, qui s'évanouit dans leurs bras ; et par des chemins détournés se mirent en dé-

voir de la conduire , suivant les ordres qu'ils avaient reçus. Un de ces misérables s'était mis dans la voiture, pour secourir Sophie. On s'était attendu à cet accident : on l'en fit revenir , mais ce fut pour s'abandonner à la plus affreuse douleur. Elle était trop violente , cette douleur, pour se manifester par des larmes. Sophie la renfermait au fond de son cœur. Où la conduisait-on ? qu'allait-elle devenir ? Effrayante situation.

Qu'on se figure la jeune personne la plus belle et la plus vertueuse ; qu'on se représente Sophie au milieu d'une troupe de scélérats payés pour lui enlever la vie ; ou peut-être l'honneur.

Où me mène t'on ? dit-elle d'une voix mourante , à celui qui lui faisait compagnie : si vous voulez me tuer , qu'attendez-vous ? Ne me faites pas languir Non , mademoiselle , on n'en veut point à votre vie , répondit ce malheureux , qui était justement ce monsieur Thomas , dont nous avons parlé , vous vivrez ; mais voyez l'état où vous a réduite votre obstination. Que ne m'avez - vous plutôt épousé ? Voyez , il est encore tems de fléchir M. le marquis. A ces mots , Sophie rappela toute sa force , pour servir la fureur qui l'animait. Quoi ! monstre , c'est toi s'écria-t-elle , qui te charge des ordres iniques de ton infâme

protecteur ! Que M. de Montaubri ne m'a t'il vengée par avance du crime que peut-être tu méditais déjà ! Mais il y a un protecteur de l'innocence : tu trouveras le prix de tes forfaits. Point de cris , ni d'invectives , lui dit l'indigne Thomas , vous êtes en ma puissance ; et je puis vous faire repentir des cruelles épithètes que vous me donnez , et des souhaits odieux que vous faites. Qu'ai-je à redouter de tes menaces, reprit Sophie. Il est vrai que mon sort est assez horrible de me trouver à côté d'un objet aussi abominable que toi. Mais , scélérat , ôte-moi la vie, elle m'est à charge, et la mort est un bien que je prie

le ciel de me procurer par les mains , accoutumées sans doute à verser le sang innocent. Vous ne gagnerez rien , repliqua ce misérable , par ce torrent d'injures. Eh bien , s'il est un supplice pour vous d'être avec moi , je suis chargé de l'augmenter , ce supplice , par tout ce que je jugerai à propos de faire.

En effet , le furieux marquis avait donné les ordres à Thomas pour se porter aux dernières indignités ; mais l'innocence porte avec elle un caractère qui effraye d'abord les âmes même les plus viles. Il n'osa encore rien tenter pendant cette nuit là , sur la vertu de cette victime infortunée. Le

propos qu'elle venait d'entendre l'avait accablée. Un silence cruel succéda à ses sanglans reproches. Bientôt elle eut recours aux larmes.

Si votre âme n'est pas inaccessible à la pitié, disait-elle à ce scélérat ; s'il vous reste encore quelques sentimens d'humanité ; immolez moi à la fureur de mes persécuteurs ; vous leur ferez plaisir, et vous me servirez. Ne me refusez pas cette grace, ou du moins, prêtez-moi vos armes... Ses soupirs, ses pleurs, ses sanglots l'interrompirent. . . . Elle tomba dans une abyme d'affreuses réflexions. . . . Enfin on la fit arrêter lorsqu'on vit que le soleil

commençait à se lever. Ses infâmes ravisseurs accommodaient une histoire à leur façon , pour que Sophie , dans les auberges , n'intéressât personne ; et ils avaient soin, pendant tout le jour, de la mettre dans un endroit extrêmement reculé où elle ne fût pas à portée d'être entendue , et où ils lui portaient à manger eux-mêmes. Sophie refusait toute nourriture , et était résolue de se laisser mourir de faim. Il n'était point de mauvais traitemens dont ces tigres ne l'accablèrent pour la faire vivre malgré elle. Mais ils ne purent réussir , qu'en lui faisant prendre par force quelques bouillons qu'elle rendait aussitôt.

La nuit qu'ils devaient arriver au couvent où ils étaient chargés de remettre leur proie , l'infâme Thomas , qu'une brutale passion et la volonté du marquis enhardissait au crime , résolut de deshonorer la vertu même. Il était toujours dans la voiture avec Sophie ; il se mit en devoir d'exécuter son abominable dessein. Il est impossible de peindre le désespoir et les efforts de l'infortunée Sophie. Ses soupirs , ses pleurs n'étaient pas capable d'ébranler ce cœur de roche : il osa porter des mains criminelles sur l'innocence. L'opprobre qui la menaçait lui donnait des forces au-dessus de son âge et de son

sexe. Le scélérat était découragé ; les cris que jetait Sophie , lui avaient fait lâcher prise , de peur qu'il n'arrivât du secours. Il se promettait bien de recommencer plus heureusement ; mais il se trompait , le monstre ! le ciel veillait sur l'innocence.

Sitôt que M. de Salignac eut obtenu l'aveu de son père , il monta dans sa chaise de poste , et partit pour se jeter aux pieds de sa maîtresse. Tendre amant ! tu ne savais pas ce qu'elle souffrait alors. Il partit pendant la nuit , avec son fidèle domestique , qui , n'ayant jamais perdu de vue la Bastille , pendant sa détention , l'en avait vu sortir , et le suivait

comme à l'ordinaire. Il courut sans s'arrêter un instant. A six lieues de Paris, il rencontra une autre chaise de poste arrêtée dans la route. La générosité, pour ce moment, fit taire l'amour. Il ne s'était pas precautiononné de lumières : on n'y voyait pas assez pour distinguer les objets. Il aperçut cependant un voyageur fort embarrassé, et sa chaise dont l'essieu était cassé. Il lui offrit de s'arranger comme il pourrait dans la sienne.

On accepta sa politesse avec reconnaissance. Plus l'étranger parlait, et plus il lui paraissait en reconnaître la voix. L'inconnu était lui-même ému de celle du

comte. Enfin , ne croyant plus pouvoir en douter : N'est-ce pas à M. de Poinville , s'écria-t-il , que je parle ?

— Ah ! c'est certainement vous même , mon cher comte , s'écria l'étranger , qui était réellement le père de Sophie, en embrassant M. de Salignac. Comment ai-je pu vous méconnaître si longtemps ?

Le comte recevait avec une tendresse respectueuse les embrassemens d'un homme qu'il regardait comme son père. Que le hasard m'a bien servi, dit-il, je vous retrouve enfin. L'aimable Sophie va mourir de joie ; j'allais la voir dans le château d'une cou-

sine où elle est... — Nous irons ensemble , interrompit M. de Poinville , c'est aussi-là le terme de mon voyage. Mais pourquoi si tard en route , ajouta-t-il , cher comte ? — Je vous apprendrai , répondit M. de Salignac , ce que j'ai eu à souffrir du ressentiment de mon père au sujet de votre adorable fille.. Et vous, mon cher M. de Poinville , vous revois-je plus heureux ? — Le voleur est arrêté depuis deux heures , dit cet admirable père , et je cours en porter la nouvelle à Sophie... A ces mots , des cris perçans se firent entendre à eux dans la route. Je ne sais quels sentimens s'élevèrent tout-à-coup dans leur

âme. Fais doubler le pas aux chevaux, crièrent-ils au postillon... Plus ils approchaient et plus ils furent convaincus que c'était une voix de femme.

Il n'en fallait pas tant pour émouvoir deux cœurs généreux. Un père qui va chercher une fille chérie, qu'il n'a pas vue depuis plusieurs mois, un amant qui craignait à chaque instant de se voir enlever ce qu'il avait de plus précieux au monde!... Ils approchent, le pistolet à la main, du carrosse d'où partait la voix. C'était précisément l'infortunée Sophie qui allait peut-être devenir la proie d'un infâme ravisseur. Encouragée par le secours qui lui venait,

elle redoublait ses cris ; mais elle ne connaissait pas encore ceux qui venaient à son aide , et elle n'en était pas connue.

Que signifient ces cris , dit le comte , d'une voix entrecoupée , aux scélérats qui escortaient la voiture. Les sens ne peuvent guères tromper le cœur d'une amante. Sophie, reconnut aussitôt la voix de M. de Salignac. Ah ! cher comte , s'écria-t-elle , c'est moi , c'est votre Sophie. Qu'on juge de l'impression que fit cette voix sur un père et sur un amant ? M. de Salignac et M. de Poinville , se précipitèrent de leur chaise , et se firent jour jusqu'au carrosse avec Laville , qui était

à cheval. Un de ces scélérats lâcha un coup de pistolet qui blessa le comte : il ne s'en aperçut seulement pas.

Laville eut bientôt vengé son maître , il brûla la cervelle à ce malheureux. M. de Poinville , qu'animait un intérêt aussi cher , sacrifia à sa fureur un de ces misérables qui s'opposait à lui , et cette infâme troupe , qui était montée , prit aussitôt la fuite. Laville en blessa encore un qui le menaçait , et le tendre comte tenait le pistolet sous la gorge du scélérat qui était auprès de Sophie... Que fais-tu là , malheureux ; lui cria-t-il d'un air furieux ? Je ne fais , monsieur ,

répondit , Thomas , tout tremblant , que ce que m'a ordonné , monsieur votre père. Ce coquin avait aussi reconnu M. de Salignac. Tiens , scélérat , lui dit-il , en lui lâchant son coup dans la poitrine , tu ne découvriras point la honte de mon père. Il sauta dans la voiture et le jetta dehors. Ensuite tombant aux genoux de sa maîtresse. Ah ! Sophie , s'écriait-il M. de Poinville , n'avait pas encore parlé. Il fut presque aussitôt que le comte dans le carosse : Ah ! ma fille ! s'écria-t-il en la serrant tendrement dans ses bras , où faut-il que je vous retrouve ? C'est vous , mon père , répondit Sophie... Elle n'eut pas la force d'en dire davantage.

Quelle différence de situation. Il n'y avait qu'un instant qu'elle était en proie à toutes les horreurs du sort le plus affreux. Elle se retrouvait tout-à coup entre les bras des personnes qui lui étaient les plus chères. Elle tenait son père , son tendre père entre ses bras , son amant avait sa bouche attachée sur sa main. Une révolution si subite fit naître dans son cœur des sentimens auxquels elle ne put suffire. Elle s'évanouit... Monsieur , nous la perdons ; elle se meurt , s'écria l'amoureux comte , et vîte du secours..... Attendrissant spectacle , un père et un amant s'empressent autour d'elle ; on l'agite , on fait hâter

les chevaux pour donner plus de mouvement , et pour arriver plutôt au prochain village. Elle ne reprend ses esprits que dans la maison où on la fait descendre ; elle n'ouvre les yeux que pour voir les objets les plus intéressans pour son cœur. Elle veut se jeter aux pieds de son père ; il la retient ; elle presse sa main entre les siennes qu'elle arrose de ses larmes ; ce tendre père , ne se lasse point de lui prodiguer les plus aimables caresses.

Pendant ces doux instans , le comte tombe affaibli par la quantité de sang qu'il avait perdu sans s'en appercevoir. On vole à son secours , Sophie avait retrouvé

toutes ses forces , M. de Poinville et elle déchirent tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains pour éteindre le sang. Le comte revient à lui , il jette des yeux mourans sur sa chère Sophie. Il ne souffre que de la peine qu'il lui donne. Il parle pour la rassurer. Un chirurgien arrive , qui dit que la blessure n'est dangereuse que par la quantité du sang perdu. Il fait mettre au lit M. de Salignac ; il lui ordonne du repos ; il ne faut point lui occasionner des sentimens violens. Sa santé est trop chère à Sophie , pour vouloir augmenter son mal par sa présence. M. de Poinville suit le comte , et voit panser sa plaie ;

on l'assure de nouveau qu'elle n'est point dangereuse. Il fallait du régime.

Dans ces entrefaites , deux étrangers paraissent. C'était M. de Primard et M. de Montaubri ; le dernier était revenu à la hâte si-tôt qu'il avait appris l'accident de Sophie. Le baron s'était joint à lui pour suivre les ravisseurs de cette aimable personne. Ils avaient chacun un domestique armé. M. de Poinville était avec sa fille lorsqu'ils arrivèrent. Le comte avait besoin de repos , on l'avait laissé seul. Ah , mon père , s'écria Sophie , en voyant entrer son oncle et M. de Primard , voilà deux sincères amis ; vous

voyez que je ne pouvais manquer d'être secourue.

Ils félicitèrent mille fois Sophie du danger auquel elle s'était échappée , et auraient souhaité avoir partagé le péril. Ils furent enchantés de la rencontre qu'elle avait faite de son père ; ils se firent mille politesses sincères , et réciproques , et admirèrent le hasard , qui avait conduit pendant la nuit , un père et un amant au secours de Sophie. Mais ils furent réellement contristés de la blessure du comte. Laville , partit à l'instant pour aller chercher un chirurgien à Paris. Ma chère cousine , dit M. de Montaubri à Sophie , que d'évènemens heu-

reux et malheureux dans deux jours ! Monsieur , ajouta - t - il , en s'adressant au père , j'ai épousé madame d'Acosta , ainsi ne soyez point surpris du titre que je donne à mademoiselle. M. de Poinville , fut ravi d'être allié à un aussi galant homme , dont il voyait que sa fille faisait grand cas aussi bien que du baron. Ils lièrent ensemble une amitié dont il ne se départirent jamais. Quand la vertu unit les cœurs , ils le sont pour toujours. M. de Montaubri , le lendemain , prétendit , puisque l'intention de M. de Poinville et du comte avait été de venir chez lui , qu'on ne pouvait sans injustice le priver du plaisir de les recevoir.

On se rendit à ses instances , mais on fut obligé de remettre la partie à deux jours , parce que le chirurgien , que Laville avait amené de Paris , disait qu'on ne pouvait transporter le comte , que dans ce temps-là. Alors , se trouvant beaucoup mieux , on le mit dans une litière ; l'on marcha à petites journées de peur de le fatiguer. M. de Montaubri, s'était chargé de la reconciliation du frère avec la sœur. On arriva au château.

Madame de Montaubri , qui était au fond la meilleure femme du monde , oublia volontiers les objets de mécontentemens qu'elle croyait avoir reçus de son frère ,

parce qu'il paraissait être ravi de son second mariage , et que son époux s'était mêlé de cette affaire. Quoique le comte fut le rival heureux de celui qu'elle avait proposé à sa cousine , elle ne lui en sut pas mauvais gré , et fut charmée de le voir , en prenant part à son accident. Elle embrassa tendrement sa cousine , qu'elle croyait perdue pour jamais , et ne se rappella qu'avec larmes et frayeur , l'accident qui la lui avait enlevée ; elle fit beaucoup d'exclamations à ce sujet , et avoua qu'elle avait craint qu'on n'en voulût à elle même.

Enfin chacun fut très-content ; la blessure du comte , tempérant

un peu la joie de cette aimable compagnie , principalement à cause de la part qu'y prenait Sophie et son père. Mais comme le chirurgien en faisait sans cesse espérer de mieux en mieux , la présence de Sophie , le rétablissement de la fortune de son père , étaient des remèdes souverains pour lui. Les espérances les mieux fondées commençaient à renaître dans son cœur. Mais il ignorait tous les obstacles qu'il devait encore trouver.

Les scélérats qui avaient blessé le comte , avaient été poussés au crime par son père ; ainsi on n'avait garde de suivre l'affaire ; et même , à la sollicitation de M. de

Salignac , qui était réellement cher à tout le monde , personne n'en parlait. Madame de Montaubri s'en rapportait bonnement à ce qu'on lui avait confié de l'aventure. On ne s'avisait pas de compter sur sa discrétion , et on avait agi en conséquence.

Tandis qu'on prenait du comte tous les soins possibles , et que l'amour et l'amitié contribuaient promptement à son rétablissement , son père , à qui un de ses infâmes agens avait donné des nouvelles peu satisfaisantes de son entreprise , était furieux. C'était un fils toujours raidi contre sa volonté , qui l'avait fait

échouer. Il connaissait trop la prudence et le bon cœur de ce fils, pour craindre les suites de sa violence ; il lui rendait justice, et c'était précisément cette générosité, qui, jointe à la connaissance que M. de Salignac ne manquait pas d'avoir de l'auteur de l'aventure, mettait de plus mauvaise humeur encore le marquis. Il est dur d'être obligé de s'avouer moins vertueux qu'un fils.

Il ne doutait pas que le comte ne fût au château avec Sophie, et ne jouit de l'innocent plaisir d'un généreux amour, tandis que lui était livré aux remords. Il ignorait totalement la blessure de son fils, mais bientôt il l'apprit

par un émissaire qu'il envoya secrètement.

Quelque vicieux que soit un père , la nature parle toujours dans son cœur. Il n'y a que les monstres qui n'en écoutent point la voix. Il voulait aller lui-même s'assurer de l'état de son fils. La fierté le retenait. Quelque cher que lui fut le comte , il ne pouvait se résoudre à lui sacrifier la peine qu'il éprouverait à se trouver parmi des gens qu'il méprisait.

D'ailleurs , pouvait-il se flatter qu'on ignorât l'auteur du noir projet dont la belle Sophie avait pensé être la victime, ou du moins qu'on ne l'en soupçonnât pas. Ces

considérations et nombre d'autres lui interdirent l'approche du château. Il envoya seulement à son fils un domestique affidé avec la lettre suivante , qu'il lui ordonna de remettre en main propre à M. de Salignac.

« J'ai eu la complaisance ;
» mon fils , de vous permettre
» une visite à mademoiselle de
» Poinville , ou du moins de la
» tolérer. Vous en avez abusé ,
» et le ciel semble venger sur
» vous l'autorité d'un père mé-
» prisée. Mais tout autre senti-
» ment cède à celui que m'ins-
» pire le danger où l'on m'a
» rapporté que vous étiez ; par

» qui, et où avez-vous reçu votre
» blessure ? Est-elle mortelle ?
» Il y a grande apparence que
» non. La tendresse paternelle
» s'allarme aisément , quelque
» lieu qu'un fils donne à l'indi-
» gnation de ses parens. Rassu-
» rez-moi vite , je le veux , et
» sitôt que vous serez en état de
» souffrir la voiture , venez
» mériter les bontés du plus ten-
» dre des pères ,

le marquis de *** . »

Le comte reçut cette lettre et la lut avec une indignation qu'il ne sacrifia qu'à peine au respect et à l'amour. Ces deux motifs agissent toujours puissamment

sur un bon cœur. La fortune de M. de Poinville allait devenir aussi brillante que jamais. Le cocher, qui avait enlevé les deux dépôts était arrêté. M. de Poinville ne demeura chez madame de Montaubri, qu'autant que les affaires qui le rappelaient à Paris, pouvaient le lui permettre. Il gelaît lorsque le marquis écrivit à son fils. Le voleur avait déclaré le lieu où l'on trouverait son larcin. La somme était la même qu'il l'avait prise, à une centaine de louis près. Il ne manquait plus que quelques formalités de justice pour remettre le père de Sophie en possession de son honneur et de son bien.

Le comte de Salignac avait lieu d'espérer que son père ne se raidirait plus contre son inclination dans les heureuses circonstances où se retrouvait M. de Poinville. Il ne fallait donc seulement pas qu'il parût soupçonner son père de l'enlèvement de Sophie. D'ailleurs le respect l'engageait à oublier pour jamais des horreurs qui regardaient une personne si chère. Il lui fit réponse en ces termes :

« Monsieur et très-cher père ;
 » Je ne vous eusse pas quitté si
 » vous n'aviez paru approuver
 » les soins de mon amour. Ma
 » blessure n'a été quelque temps
 II. 5

» dangereuse , que par la grande
» quantité de sang que j'avais
» perdu. Je suis presque-entière-
» ment rétabli à présent , et je
» me rendrai à vos ordres aussi
» exactement que vous le desirez.

» Le service que j'ai rendu
» m'est trop cher et trop précieux
» pour regretter la vie même si
» je l'avais perdue dans cette
» occasion. On enlevait ma chère
» Sophie ; elle était escortée
» d'une troupe d'infâmes bri-
» gands. Sans moi , peut-être ,
» l'abyme qui était ouvert sous
» elle se fermait pour toujours
» après l'avoir engloutie. Quel
» moment pour un amant !
» Avais-je quelque chose à mé-

» nager ? Désapprouverez - vous
» ma conduite , monsieur ? Il n'y
» a que vous et elle au monde
» pour qui je ne connaisse point
» de dangers.

» Au nom de cette tendresse ;
» dont j'ai reçu tant de preuves ,
» daignez faire le bonheur d'un
» fils le plus respectueux. Le père
» de ma Sophie est rétabli dans
» toute sa fortune. Il poursuit
» son affaire à Paris , j'ai eu l'a-
» vantage de sauver son adorable
» fille de l'infamie qui la mena-
» çait. Cela l'intéresse trop en ma
» faveur pour ne pas oublier
» l'opposition que vous avez mise
» à mes vœux pendant son mal-
» heur.

« Sophie , la charmante Sophie
» l'en avait instruit. Il ira vous
» l'offrir pour moi avec toute sa
» fortune. Mon sort est entre vos
» mains. Disposez - en , je vous
» supplie , monsieur , comme un
» bon père. Vous savez si je me
» suis jamais écarté de ce que je
» vous dois. Je n'ai rempli en
» cela que mon devoir. Tout
» autre s'en serait acquitté aussi
» bien que moi vis-à-vis le meil-
» leur des pères. S'il m'est per-
» mis , cependant , d'aspirer à
» quelque récompense , votre
» aveu , monsieur , est le prix
» le plus flatteur pour moi. Que
» ne ferais - je pas pour l'obtenir.
» J'irai le demander à vos pieds ;

» je ne les quitterai pas que je
» ne vous ai fléchi. Les prières
» d'un fils soumis vous touche-
» ront. Non, monsieur, vous ne
» tiendrez pas contre des instan-
» ces accompagnées de ce respect
» le plus profond avec lequel je
» suis , etc...

DE SALIGNAC. »

Le comte n'avait garde de déguiser à son père l'enlèvement de Sophie , parce qu'il se doutait bien qu'il avait été instruit de la part qu'il y avait. Dans ce cas-là , c'eût été lui avouer qu'on le connaissait pour ravisseur , s'il lui avait supposé un autre aventure

que celle qui était arrivée réellement.

Le père de Sophie avait effectivement promis à ce tendre amant d'oublier en sa faveur tous les mauvais procédés du marquis , et de faire les premiers pas pour son bonheur.

Sophie, pour qui le comte n'avait rien de caché, avait lu la lettre de son père , et la réponse qu'il y avait faite. Elle consentit , elle encouragea M. de Salignac à presser M. de Poinville de hâter leur union. Il lui écrivit ; il lui rappella ses promesses. Il lui dit qu'il avait prévenu son père ; et la belle Sophie joignit une lettre à la sienne.

Divine maîtresse de mon âme ! disait cette amante à l'objet de son ardeur : Hélas ! que serais - je devenu si je vous avais perdue ? Père cruel ! Quoi ! tant de charmes , tant de vertus !... Mais c'est mon père , Sophie , c'est mon père , et c'est justement ce qui augmente mon trouble et ma confusion. Le respect.... Enfin je vous vois ; vous ne me serez plus ravi , cher comte , lui répondit Sophie , je commence à espérer. Eloignons de nous toutes funestes idées ; quoiqu'il eût pu arriver de l'aventure dont vous m'avez débarrassée , vous ne pouviez jamais perdre mon cœur. Mille baisers amoureux sur la

main de cette belle témoignaient la reconnaissance de M. de Salignac. Charmant amour ! tes rigueurs contribuent à nos plaisirs autant que tes faveurs ; qu'il est doux de se rappeler tes peines quand on goûte tes délices ! La chaîne qui devait unir à jamais le comte à Sophie n'était pas encore formée ; mais leurs désirs même faisaient leur bonheur. Ce n'est pas être heureux amant que de posséder les charmes de ce qu'on aime ; il suffit de jouir de ses sentimens.

Cependant M. de Poinville , poussé par la générosité , avait rendu une visite au marquis. Il aimait, il admirait son fils ; et les

mauvais procédés du père ne devaient point rejaillir sur lui. Obtenir un aussi digne époux pour sa fille , c'était une grace qu'il croyait ne pouvoir trop acheter. Il s'y était si bien pris , et il avait tourné si avantageusement pour la vanité du marquis, son changement lors du vol des deux dépôts , que ce seigneur ne vit plus qu'un établissement très convenable dans le mariage de son fils avec mademoiselle de Poinville.

Il y consentit volontiers , il donna la parole la plus solennelle ; mais comme le régiment de son fils n'attendait plus que son colonel , il exigea qu'il ferait

la première campagne avant que de se marier. Il suffisait qu'il eût dit quelque chose pour qu'on désespérât de lui faire prendre un autre parti. Ainsi M. de Poinville s'en tint - là , et , voyant le marquis engagé d'honneur à remplir ses vues , et prêt même à faire dresser le contrat , il n'insista pas , et manda ces bonnes nouvelles à M. de Saligoeac , et à sa fille.

Il mit ces deux tendres amans au comble de la joie. Le délai néanmoins inquiéta le comte. Il craignait avec raison que pendant cinq ou six mois que durerait la campagne , il n'arrivât des événemens qui ne fissent changer

de résolution à son père, ou que sa fierté ne reprit le dessus sur toute autre considération. Il communiqua ses inquiétudes à Sophie, qui en reconnut comme lui le fondement, mais qui l'invita à obéir de bonne grace, s'il ne pouvait rien obtenir par les instances les plus soumises. Ma chère Sophie, lui dit l'amoureux comte, il n'est pas pour moi de situation plus heureuse que celle où je me trouve. Je suis avec vous, je vous vois sensible à mon ardeur, je suis à la veille de vous être uni; mais je ne sais quel sentiment s'élève dans mon cœur. Mon bonheur est trop grand pour que j'ose compter sur sa durée.

L'aimable Sophie chercha à le rassurer. Ils réitérèrent les plus tendres protestations ; mille innocentes caresses les suivirent. M. de Salignac s'en tenait - là. Quand on est réellement épris, on n'entreprend rien qui puisse offenser la personne qu'on aime.

Il était entièrement rétabli, et en état de reprendre le chemin de Paris. Il ne crut pas pouvoir se trop hâter. Il fallait profiter des dispositions de son père , et le faire consentir à dresser le contrat , tandis qu'il y était déterminé. Après mille tendres adieux à sa charmante maîtresse , et de sincères remerciemens aux obligantes personnes qu'il quittait ,

il partit avec promesse de revenir dans peu.

Il s'arrêta pour dîner dans un endroit où on lui proposa la compagnie de trois jeunes mousquetaires. Pour dissiper un peu les réflexions dans lesquelles , en qualité d'amant , il se plongeait par profession , il fut charmé de dîner avec ses messieurs. Ils avaient tous leur dose de fatuité, et le discours principal roula sur leurs conquêtes , et sur les belles qu'ils avaient fait échouer. Le comte avait sûrement toutes les qualités brillantes d'un petit-maître , mais il était rempli de bon sens. D'ailleurs , sa chère Sophie l'occupait trop pour songer à

pareilles bagatelles. Ainsi il écou-
tait sans rien dire, il souriait de
temps en temps , et voilà toute
la part qu'il prenait aux rodomon-
tades de ces gentilshommes.

Un d'eux, qu'il avait d'abord
cru remettre , mais qu'il ne savait
cependant où il pouvait l'avoir
vu , entama une médisance amou-
reuse qui réveilla toute son atten-
tion. Il était question de Sophie.

Parbleu , dit le voyageur ;
toutes vos aventures , messieurs,
ne sont que des aventures vulgai-
res en comparaison d'une brillante
dont je puis me vanter. Ce début
excita une générale curiosité , et
le conteur enhardi se mit en devoir
de la satisfaire.

La plus jolie personne du monde , jeune , fille de condition , dont j'avais fait connaissance par hasard , a répondu pendant quelques temps à mon amour... Ah ! si je pouvais vous décrire tous ses charmes. Elle est admirable. Je vous la ferai voir , dit-il , à ses compagnons , je vous le ferai voir. Le joli nom qu'elle a ! elle s'appelle Sophie. D'autres objets me l'ont fait perdre de vue , mais j'espère renouer cette intrigue. Le fils du marquis De *** était son amant. Ma foi , je la lui ai soufflée , mais il n'a pas été délicat , car on m'a écrit qui l'avait reprise.

Le comte changea vingt fois

de couleur pendant ce propos. Il eut la prudence de ne le pas interrompre. Après un pareil discours il ne lui fut pas difficile de reconnaître le chevalier de Blamont , qu'il n'avait pu voir à Paris , quoiqu'il se le fût proposé et qu'il l'eût promis au baron de Primard son père.

Par bonheur qu'il se ressouvint alors des obligations que Sophie et lui avaient au baron , sans cela il eût immolé le jeune homme à sa juste fureur. On remarqua l'altération de son visage , et les yeux des trois mousquetaires , qu'il vit tournés sur lui , l'engagèrent d'honneur à se découvrir.

Monsieur , dit-il , au chevalier , d'un ton ferme et animé , je suis le comte de Salignac , ce fils du marquis De ^{***} , dont vous parlez , et Sophie est cette jeune personne que j'adore , et dont vous m'avez enlevé le cœur .

Le pauvre de Blamont , se rappelant celui qui lui adressait la parole , rougit , baissa les yeux , et ne répondit pas un mot .

Monsieur , reprit le comte , votre embarras est une preuve de l'imprudence avec laquelle vous avez agi . Cependant si vous avez dit vrai , confirmez-moi mon malheur , et je reste votre ami ; si ce n'est qu'un badinage , tou-

jours condamnable dans un gentilhomme , je l'excuse , et je serai charmé de trouver cette occasion de prouver mon amitié à monsieur votre père.

Le chevalier restait toujours entendu ; mais , pressé par M. de Salignac , il eut assez de bon sens pour désavouer ce qu'il avait dit. Un de ses camarades applaudit beaucoup à sa conduite et loua la réparation qu'il venait de faire , mais le troisième la traita de bassesse , et fit tant qu'il se battit avec le comte. Il reçut un coup d'épée , dont il mourut quelque temps après ; et le vainqueur continua sa route vers Paris.

A son arrivé il vola chez M. de Poinville , à qui il témoigna la reconnaissance la plus sincère. Il lui fit part de ses craintes , et il le supplia de l'aider à déterminer son père. M. de Poinville, lui rappella l'impossibilité qui se trouvait à faire changer de sentiment au marquis , et lui promit cependant de joindre de nouvelles instances aux siennes.

Le comte alla voir son père, il se jeta à ses pieds pour le remercier du consentement qu'il avait donné à son mariage , mais il le conjura en vain de ne point mettre de restriction à son bonheur. Il fut inflexible , et parut même s'offenser du peu de sen-

sibilité de son fils. M. de Poinville revint aussi à la charge ; tout fut inutile. On se borna donc à ce que le marquis avait promis de positif ; et , comme on le trouva toujours également disposé à tenir sa parole , on se pressa de faire dresser le contrat.

M. de Poinville avait terminé toutes ses affaires. Les deux dépôts lui avaient été rendus , et il jouissait d'une fortune aussi brillante qu'auparavant.

Il voulut aller chercher sa fille au château de madame de Montaubri , pour qu'elle fût présente lorsqu'on dresserait le contrat. Il n'eut pas de peine à engager le comte à être de la partie.

Avec l'aveu de son père, il partit, et il fut bientôt rendu vers l'objet de ses vœux.

M. de Poinville et lui arrivèrent justement à l'heure du dîner. Le baron de Primard et son fils y étaient invités. Les premiers empressements du comte furent pour Sophie. L'objet qu'on aime est toujours nouveau pour un amant. Sophie fut enchantée de le revoir ; elle reçut de bonne grace ses tendres caresses, et on se mit à table.

Le chevalier de Blamont avait un air fort déconcerté. Il se souvenait de son imprudence, et il n'osait tourner les yeux du côté de M. de Salignac. Son père, à

qui il avait conté fidèlement l'aventure, lui avait donné une forte leçon, et passant légèrement sur quelques reproches qu'il lui fit de sa timide contenance vis-à-vis le comte, il l'avertit de ne jamais s'exposer à de pareilles imprudences, ou de savoir mieux les soutenir. Cependant, comme son fils avait réellement tort, il fut charmé du bon tour qu'avait pris l'affaire, et se proposa de faire des excuses pour lui.

M. de Salignac les reçut avec cet air ouvert qui en ôte toute l'humiliation; excusa lui-même l'âge et le peu d'expérience du chevalier, et pria ce jeune

homme de lui donner son amitié, et de vouloir bien recevoir la sienne. Ensuite adressant la parole au baron : Pour vous faire voir, monsieur, lui dit-il, avec quelle cordialité je veux vivre désormais avec monsieur votre fils, s'il vent me faire l'honneur d'y répondre, je lui donne une compagnie dans mon régiment, et nous partirons ensemble au premier jour, suivant l'intention de mon père; à condition néanmoins qu'il n'aura point d'autre table que la mienne. M. de Primard sentit toute la noblesse du procédé, et en remercia le comte, mais sans emphase. Les cœurs généreux sont reconnaissans, mais

ils ne trouvent rien d'étrange ; parce qu'ils rapportent tout à un principe qui les guide eux-mêmes.

La compagnie devant laquelle les excuses avaient été faites , témoin de la grande façon de penser de M. de Salignac , en conçut plus d'estime pour lui ; et Sophie le trouva encore plus digne d'être aimé. Personne ne sut cependant au vrai en quoi consistait l'offense ; tout le monde comprit qu'il avait dû s'élever une dispute au sujet de mademoiselle de Poinville ; on n'ignorait pas que le comte avait tué un mousquetaire , et voilà tout. Sophie sut encore très-bon gré à son

amant de cet acte de valeur, quoiqu'elle n'en doutât pas auparavant. Le courage est d'une grande recommandation auprès du sexe.

Sophie, son père et son amant quittèrent bientôt le château de madame de Montaubri. Cette dame, qui continuait à bien vivre avec son jeune époux, parce qu'il était impossible de mal vivre avec lui, prenait une passion singulière pour tous ceux qu'il paraissait aimer. Ainsi elle fut très-fâchée de voir partir sa nièce, son frère et le comte. On ne put arrêter des larmes qui commençaient à couler de ses yeux, qu'en lui promettant qu'on

ne tarderait pas à revenir. Elle parut se consoler. Au fond elle prenait son parti très-volontiers; et d'ailleurs elle était de si bonne humeur, à cause de quelques indices de quelque grossesse, qui la flattaient d'une postérité, qu'elle se serait fait conscience de s'affliger outre raison.

Suivons nos voyageurs, que M. de Primard et M. de Montaubri ont accompagnés jusqu'à six lieues. Il ne leur arrive rien d'extraordinaire sur la route. Les voilà à Paris. Le comte conduit monsieur et mademoiselle de Poinville à leur logis; et après les petites cérémonies ordinaires des amans, il va chez son père.

Il en est bien reçu. Le marquis est décidé à traiter avec distinction la prétendue de son fils, et à en passer par où l'on voudra, pourvu qu'on ne s'oppose point au desir qu'il a de faire faire une campagne à son fils avant son mariage. On s'était si fort observé, de peur de lâcher quelque mot qui pût lui faire soupçonner qu'on était instruit de son entreprise contre Sophie, qu'il ne doutait pas qu'on l'ignorât totalement. Ainsi il s'efforçait d'agir avec une liberté que sa conscience lui refusait. Sophie avait volontiers oublié les forfaits du père en faveur du fils; et le généreux M. de Poinville avait

perdu de vue l'affront que sa fille avait reçu du marquis, dès qu'il s'était agi de faire son bonheur, et celui d'un homme à qui il avait des obligations essentielles. Telles étaient les dispositions des acteurs. M. de Poinville présenta sa fille au marquis. Il la trouva embellie depuis qu'il ne l'avait vue. Elle frémit en voyant son ravisseur. Il attribua son embarras à la pudeur. Le comte fixait ses yeux attendris sur cette belle. Le cœur vertueux de M. de Poinville se ressentait de la joie des deux tendres amans. Des notaires vinrent. Le contrat se fit. Nouvelles protestations : nouveaux témoignages de reconnais-

sance : nouvelles caresses. On se sépara ; et le marquis parut agir de la meilleure foi du monde. Je passe sous silence le détail de quelques visites toujours accompagnées de douces langueurs du côté de nos deux amans , de quelques inquiétudes communiquées , de quelques confidences , de quelques caresses et de quelques expressions consacrées par l'amour. En matière de tendre commerce les moindres bagatelles nous intéressent , quand nous y avons part ; le récit qu'on en fait nous ennuye , si elles regardent d'autres.

Et vite donc au jour destiné au départ de M. de Salignac

II.

pour l'armée. Les grands coups étaient prêts de se donner. Il fallait aller moissonner des lauriers. Il fallait obéir. Que j'aime à le voir faire ses derniers adieux à sa maîtresse ! Qu'ils étaient tendres ! Après quelques propos vingt fois commencés, et vingt fois interrompus : chère Sophie, lui dit-il, je vous quitte, mais mon cœur vous demeure. Souvenez-vous quelquefois du plus sincère et du plus tendre des amans. Votre adorable image sera sans cesse présente à mes yeux. Oserai-je vous demander une grâce ? me la refuserez vous ? La belle attendrie promit tout ce qu'elle pouvait accorder sans

blessé sa vertu. Non , au contraire , charmante Sophie , vous n'en serez que plus admirable. Que sais-je si je reviendrai de la carrière dans laquelle je vais courir ! Le sort peut m'enlever une vie qui m'est bien chère , je vous l'avoue , depuis que je vous connais , et sur-tout depuis que je vois des espérances si certaines de mon bonheur. Eloignons , reprit Sophie , éloignons ces funestes idées. Partez , cher comte , allez où l'honneur vous appelle ; si votre cœur me demeure , le mien vous suit. Trop flatteuse idée ! s'écria le tendre amant , en baisant mille fois la main de Sophie : trop pure félicité ! Non ,

je n'ai pas assez d'une ame pour suffire à tant de plaisirs. Mais, divine Sophie, continua-t-il, promettez-moi que, soit que je vive ou que je meure, vous ne serez jamais à d'autres qu'à moi. Je vous le promets, répliqua-t-elle, en versant quelques précieuses larmes qui l'empêchèrent d'en dire davantage. Le comte se prosterna, et la plus douce joie arrêta les expressions de sa reconnaissance. Il faudrait une autre plume que la mienne pour faire un tableau fidèle de leurs transports, de leurs peines, de leurs plaisirs et de leurs craintes.....

Le comte partit avec le che-

valier de Blamont, qui l'était venu rejoindre à Paris. Ce jeune homme lui réitéra les plus amples excuses de l'imprudencè avec laquelle il avait parlé de Sophie. M. de Salignac le pria de le regarder comme son sincère ami, et il lui rendit toujours des services essentiels.

Sophie pria son père d'agrèer sa retraite au château de sa tante. Il y consentit, et l'y conduisit lui-même. Madame de Montaubri, sans savoir pourquoi, eut une joie incroyable de la revoir. M. de Montaubri la reçut avec des témoignages sincères d'affection, et le baron de Primard, débarrassé alors de l'inuile amour

qu'il avait conçu pour elle, sentait tous les jours redoubler son estime et son admiration. Le père de cette charmante personne lui fit espérer de venir aussi souvent que ses affaires le lui permettraient. Je ne dois pas oublier la compagne de Sophie, l'éternelle et bonne Martine, qui avait un goût décidé pour les plaisirs champêtres, et qui applaudissait par conséquent au choix que sa maîtresse faisait du château de sa tante préférablement à la ville. Passons

Sophie trouva toute la maison de sa cousine en joie. La grossesse de cette bonne dame était déclarée, et c'était un mérite de

plus à son second mari , qu'elle n'avait pas trouvé dans le premier. Il est vrai que la circonstance dénotait des qualités dans M. de Montaubri , dont il y aurait eu conscience à sa chère moitié de ne pas lui savoir gré. Elles avaient manqué à feu monsieur d'Acosta.

Quoiqu'il en soit, le jeune époux était enchanté de son chef-d'œuvre, pour plus d'une raison. Premièrement, cela faisait plaisir, et très-grand plaisir , à madame de Montaubri ; secondement , c'est une douceur d'être père ; et troisièmement, un enfant lui assurait toute la succession de sa femme , au cas qu'elle dût mourir avant

lui. Et puis , sa chère épouse lui jurait , de bonne foi , qu'on ne pouvait sans calomnie lui disputer la paternité. Au fond , ce n'était pas-là ce qui l'intéressait le plus. Il y a néanmoins des gens délicats sur cet article. Tampus pour eux. Monsieur de Montaubri agissait en honnête homme , et se piquait de l'être : le reste l'intriguait assez peu.

Sophie ne fut pas la dernière à féliciter sa cousine de cette heureuse aventure. Elle fut payée de son compliment par des caresses innombrables. Ma pauvre petite nièce , lui dit la dame , il n'est rien de tel que de porter les marques de l'amour d'un objet aimé.

Ah ! si vous connaissez le plaisir qui s'y trouve !.. Sophie rougit, se détourna, et madame de Montaubri continua. Allons , allons , après cette campagne , si le comte revient, il vous apprendra ce qui en est. Moi , j'étais comme vous à votre âge , je rougissais de la moindre misère. Vous serez si aise d'être dans l'état où je me trouve. C'est un petit cousin pour vous que je porte, et vous me donnerez bientôt un autre petit cousin. On a des envies... des envies singulières quand on est grosse. Vous verrez, vous verrez.

Sophie déconcertée, voulait se lever, sous quelque prétexte, mais on l'arrêta.

La petite mijaurée ! s'écria madame de Montaubri ; la petite mijaurée ! cela me crucifie , de voir des sucrées , qui s'effrayent d'une pauvre parole , dont le sens nous est fort cher à toutes tant que nous sommes. Je ne vous en excepte pas , au moins , mamie. Mais , madame , répondit Sophie . . .

Madame de Montaubri était bonne femme ; j'en ne puis trop le répéter. Elle fut d'abord piquée des larmes que sa nièce était prête à verser. La pauvre enfant était très-pleureuse de son naturel. La cousine bientôt fut attendrie. Elle l'embrassa , et lui dit : Tu fais l'enfant ; si ! Eh bien , n'en parlons

plus : aussi faut-il que je te cède toujours. Ma foi , je suis bien fâchée que vous n'ayez point voulu du chevalier. C'est un fort joli garçon. Ce comte est très-aimable de lui avoir donné une compagnie dans son régiment. Il s'est bien formé. Cela est incroyable. Je parie qu'il vous aime toujours. Mais il suffisait à votre père et à vous que je vous le proposasse , pour que vous n'en voulussiez ni l'un ni l'autre. Toujours est-il que je porte un enfant à qui je dois tout mon bien ; ainsi vous vous arrangerez comme il vous plaira. Madame , répondit Sophie , qui connaissait l'inconséquence des raisonnemens de sa

Chère cousine , je vous jure que mon père et moi avons vu avec plaisir votre second hymen , et que tout ce qui peut contribuer à votre satisfaction fait la nôtre. J'ai assez d'espérances pour ne pas ambitionner votre fortune. Vous avez raison, reprit madame de Montaubri, vous avez raison , ma chère cousine , et que mon enfant vive ou non , vous pouvez être assurée d'être dans ma maison aussi agréablement qu'il sera possible , et de trouver toujours , dans votre cousine , une seconde mère.

Madame Boulinot , la femme de ce vieux jaloux, dont j'ai parlé quelquefois, interrompit la con-

versation. Son éternel mari l'accompagnait ; il ne la quittait pas. Comme ils venaient quelquefois au château l'un et l'autre , ils étaient informés de tout ce qui regardait Sophie. La dame lui témoigna une tendre amitié : M. Boulinot fit de son mieux pour paraître agréable. Mais il y avait trente ans qu'il avait passé l'âge d'y réussir.

M. de Primard arriva bientôt aussi avec une lettre du comte pour Sophie , qu'on lui avait adressée , jointe à une de son fils, apparemment pour lui donner une marque de confiance. Mademoiselle de Poinville prit la lettre avec empressement , et se fût

volontier, retirée pour la lire à son aise. Maudite décence !

M. de Montaubri, toujours prêt de contribuer à sa satisfaction , feignit d'avoir quelque chose à lui communiquer ; et l'ayant fait quitter la compagnie , il la laissa seule avec sa lettre dans la chambre voisine. Sophie avait de quoi se dédommager des plaisirs de la compagnie. Voici les termes de l'épître du comte :

« Il est inutile de vous dire ,
 » ma chère Sophie , que je ne
 » songe qu'à vous , et que je ne
 » parle que de vous. Vous rendez
 » justice à mes sentimens, et vos
 » vertus vous en assurent la du-
 » rée. Que les jours sont longs ,

» quand on les passe loin de
 » vous ! adorable Sophie ! Si du
 » moins, avant mon départ, mes
 » vœux eussent été comblés ! Si
 » mon père... Mais je vous
 » avoue que j'écarte avec soin
 » de pareilles idées ; elles ne
 » font que me priver des dou-
 » ceurs d'une charmante et légi-
 » time espérance... »

Mais faisons grace au lecteur
 de ce qui reste. Les lettres des
 amans sont toujours longues.
 Elles sont toujours les mêmes
 lorsqu'il ne s'agit que de senti-
 mens. Malgré la prolixité de l'é-
 pître, Sophie la lut cinq à six fois,
 et y fit une réponse aussi peu la-
 conique. Il est bon de remarquer

que la tendre délicatesse du style est l'appanage d'une amante spirituelle. Aussi mademoiselle de Poinville écrivait-elle comme un ange. En tems et lieu, nous pourrions satisfaire les curieux sur cet article.

Sophie reparut avec un air content, dont on la félicita. Elle reçut les complimens avec ses graces ordinaires, et comme M. de Primard lui avait remis publiquement la lettre de son amant, et qu'outre cela, son établissement était déjà conclu, il fallut essuyer et répondre à des propos en conséquence. Notre belle s'en tira à merveilles. Il n'y eut que sa cousine qui lui fit de ces argumens

convainquans qu'une jeune personne modeste et aimable entend en rougissant , et qu'une précieuse écoute , pour boudier ensuite.

Le vieux monsieur Boulinot , gracieux par état , lui demanda si elle avait entendu quelque chose à deux ou trois propos équivoques lâchés de sa façon et de celle de madame de Montaubri. Dans certaines occasions, il vaut mieux attaquer que de se défendre.

La belle rougit d'abord , et fit bientôt après , à cet époux sur-né , la plus jol'e guerre du monde. Il se défendit vaille-que-vaille ; il est vrai que la partie n'était pas égale.

Je connais des femmes dégoû-
tamment réservées, qui, dans
pareille occasion, cussent tout
au moins traité de sot et d'imper-
tinent un agresseur de cette
façon. Ce sont de ces vertus re-
butantes, qui, pour se montrer
à n'en pas faire douter, ou pleu-
rent d'un mot lâché avec impru-
dence, après en avoir ri inté-
rieurement, ou se démontent en-
tièrement le visage, pour se
donner un air plus choqué et plus
choquant; ou qui, condamnant
sans appel la moindre bagatelle,
dévisagent les gens pour un crime
qui ne l'est que suivant l'idée que
leur petit esprit conçoit des cho-
ses. Un cavalier est toujours blâ-

mable quand , de quelque façon que ce puisse être , il s'écarte du caractère d'une dame qu'il connaît , ou des égards qu'il lui doit. Il est constant que telle belle , qui saute aux nues pour une double entente , n'est pas des trois quarts si réservée dans un tête à tête avec son mari. Mais , ce qui est bon dans l'exécution , ne passe souvent pas dans le propos. Laissons du moins à la pudeur , des droits extérieurs , qui donnent un nouveau prix à la beauté. Par là même , nous ménageons nos plaisirs. Que serait-ce de nous , si nos premières avances déterminaient aussitôt les faveurs de toutes les belles auxquelles nous

pourrions nous adresser ? Que penserions nous d'une jeune personne, dont les propos seraient aussi peu réservés vis-à-vis des cavaliers, qu'ils les tiennent entr'eux ? Nous ne lui ferions pas grace des épithètes usitées en pareil cas.

Les femmes seraient donc bien à plaindre si nous étions assez mauvais esprits pour ne pas leur rendre justice sans partialité. Au fond, nous ne voudrions pas qu'elles nous ressemblassent. Reprochons nous d'avoir trop mauvaise opinion du sexe en général, et que le beau sexe de son côté agisse de façon à nous en donner une meilleure de lui. . .

Mais il m'appartient bien à moi, de moraliser. En vérité, je ne me comprends pas. Comment pourrai je reprendre le fil de ma narration ? Je fais mes excuses au lecteur.

Allons rechercher nos acteurs, qui se sont mis à table, tandis que leur historien faisait le bel esprit.

Le baron de Primard, qui jamais n'avait fait autrement attention à madame Boulinot, y trouva ce jour-là des charmes, que son vieil Argus n'avait pas tort de garder soigneusement, d'autant plus que les yeux de la dame se plaignaient étrangement de lui, et semblaient même s'a-

dresser à d'autres. Le baron, dont le cœur était libre alors, et qui avait du tems de reste, depuis le départ de son fils pour l'armée, eut une velléité de chercher de l'occupation de ce côté-là. On lui en eut volontiers fourni. Ce n'était le plus embarrassant dans cette affaire ; mais la grande difficulté était de parler.

M. de Montaubri avait eu un petit commerce réglé avec la belle. Personne n'était plus en état que lui, de donner au baron des instructions sûres pour venir à bout de son dessein. Il s'y adressa. Montaubri l'informa en ami, et lui applanit extraordinairement les routes. Le baron parla, on

l'écoula. Il fit des tentatives qui menaçaient de fort près l'époux d'une disgrâce qui lui était déjà arrivée plusieurs fois sans qu'il s'en doutât. On ne s'opposa pas à ces petites libertés.

Il allait triompher, lorsque le vieux surveillant, qui était toujours sur ses gardes, quoiqu'assez inutilement, interrompit les progrès du baron. Le digne monsieur Boulinot avait été témoin de quelques petits actes passés, entre M. de Primard et sa chaste moitié. Naturellement, il eût dû tourner la chose en plaisanterie. Mais il se fâcha, contre toutes les règles de l'honnêteté et de l'éducation.

Tandis qu'il était occupé à ac-

cabler son épouse d'invectives , monsieur le baron s'évada , et laissa un libre cours à la bille de lioutragé mari. Je ne sais même comment lui, qui était réellement aguerri, craignît d'être aux prises avec M. Boulinot : toujours est-il qu'il prit congé de madame de Montaubri et de son époux , à qui il conta laconiquement son aventure. Il reprit le chemin de son château.

L'instant d'après , M. Boulinot parut seul , les yeux étincelans de fureur. Il dit un brusque adieu. On lui demanda où était madame , il répondit , en tournant le dos , qu'on ne la reverrait pas de longtems ; et , sortant

avec précipitation, il gagna sa voiture, dans laquelle son épouse l'attendait toute en pleurs. Ah ! le beau champ, pour moraliser ! Je ne puis m'en dispenser : le lecteur me passera quelques petites réflexions.

Malheurs à vous, jeunes personnes qu'on marie à de vieux pécheurs ! la chaîne de l'hymen doit vous accabler. Soupçons continuels qui vous procurent de mauvais traitemens ; disette universelle des plus communes douceurs du mariage ; obligation rebutante d'avoir toujours présent un visage odieux ; craintes ; peines , langueurs , tourmens , desirs qu'un jeune amant s'em-

presserait de satisfaire, si on vous souffrait au moins cette consolation ; et , souvent encore , une mort prématurée vous enlève-t-elle le doux espoir d'un agréable veuvage . . . Mariez-vous , après cela , suivant le goût d'une famille avide de biens , et qui fait consister le bonheur dans la fortune. Vil intérêt ! pourquoi te sacrifie-t-on les jours les plus précieux de l'existence ?

M. Boulinot , par exemple , avait trente mille livres de rente. Un jeune mari , qui en eût possédé la moitié moins , et qui eût eu le surplus en bonnes grâces et en tendres empressemens , n'aurait-il pas été bien mieux le fait de ma-

dame Boulinot ? mais ce n'est pas à moi à corriger la perversité du monde. Il a toujours été, et il sera toujours tel qu'il est.

Monsieur de Primard se savait très - mauvais gré , (d'honneur on n'en soupçonnerait pas un joli homme du monde) il se reprochait ses tentatives sur madame Boulinot. Qu'on donne tant qu'on voudra le nom de faiblesse aux remords qu'il eut à cette occasion , pour moi je leur adjuge le titre de probité. Il trouvait qu'il était indigne d'un honnête homme de chercher à séduire une femme qu'un nœud respectable lie à un autre. Il s'applaudissait de n'avoir pu pousser la

chose jusqu'à la conclusion , et il ne se le serait jamais pardonné , s'il eût achevé de faire trébucher la vertu de madame Boulinot , comme il se l'était proposé . Il se promit bien de ne plus rien tenter de ce côté-là ; et il chercha dans sa tête les moyens de réparer l'effet que les petites libertés qu'il avait prises avec cette dame avaient causées dans l'esprit de son mari , et de confirmer la bonne opinion qu'il pouvait avoir de sa vertu . Délicatesse bien placée ! Si tous les hommes pensaient ainsi , que le commerce de la société serait bien plus agréable qu'il n'est ! Laissons le baron rouler dans sa tête mille projets que

lui dictait sa probité , et allons trouver Sophie , madame et M. de Montaubri , très étonnés du brusque départ de M. Boulinot et de son épouse.

Monsieur de Montaubri , quoiqu'exactement informé de l'aventure , fit l'étonné comme les autres. Mademoiselle de Poinville , comprit à-peu-près de quoi il s'agissait , autant que son innocence le lui permettait. Sa ~~pensée~~ ^{raison} qui n'était pas heureuse ~~à~~ ^{sur} ~~des~~ ^{de} conjectures , fut réduite à presser son mari de lui expliquer l'énigme du prompt départ du baron , de M. Boulinot et de sa moitié. Il lui composa une histoire de sa façon pour s'en débarrasser ; et les choses en restèrent-là.

Le premier moment dont Sophie put disposer , elle l'employa à relire la lettre de son cher comte. Elle était tendre , elle était vraie : que de charmes ces deux qualités ont pour une amante , Qu'il m'est doux , ma bonne , disait-elle , à Martine , qu'il m'est doux de mourir sans remords un amour que j'ai eu lieu de me reprocher quelquefois. Il m'aime , Martine , il m'aime , il n'aime que moi ; pourquoi ne l'aimerais - je pas ? Son père , enfin consent à son bonheur et au mien. Non , je ne nie commande pas assez pour enfermer des sentimens vertueux auxquels j'attache ma félicité. Personne

(III)

n'en connaîtra la force que toi ,
ma chère Martine , et celui qui
me les a inspirés. Si j'avais le mal-
heur d'être en proie à une funeste
passion contraire à la vertu et à
l'honnêteté , (car j'en suis capa-
ble comme une autre) je n'épar-
gnerais rien pour l'étouffer , et
j'en porterais le fatal et affreux
secret jusqu'à la mort.

Mais pourquoi ne jouirais - je
pas de l'innocent plaisir d'une
flamme autorisée ? pourquoi me
le refuserais-je , puisque celui
qui en fait l'objet est destiné à
devenir mon époux ? J'en mour-
rais , Martine , j'en mourrais si je
cessais de régner dans son cœur.
Mais , non , il ne m'oubliera pas.

Plut à dieu que la bonne volonté du marquis fût aussi constante que ses sentimens ! Je frémis toutes les fois que je pense aux dangers qu'il va courir. Faut-il que les appas d'une gloire sanglante, nous fassent sans cesse trembler sur le sort des têtes les plus chères. Mais combattre, s'exposer sans cesse, et mourir même s'il est nécessaire ; voilà le devoir du comte. Je l'aime trop, je l'estime trop pour désirer qu'il vive aux dépens de son honneur. N'est il pas vrai ; Marine, qu'il peut sortir rempli de vie et couvert de gloire des périls dans lesquels l'engage son nom, son rang et le soin de sa réputation ?

Oui , sans doute , nous le reverrons sain et sauf , répondit l'antique gouvernante. Il y en a bien d'autres que lui qui y sont allés , et qui en sont revenus. A la guerre on ne tue pas tout le monde , et puis j'ai un frère sergent dans le régiment de Picardie , qui m'a dit que les petits y risquaient plus que les grands. Je connais le comte , reprit Sophie , je le connais. Il demandera avec empressement les moyens de se distinguer , il cherchera avidement les occasions de se signaler , et en voulant faire plus qu'il ne doit , une mort glorieuse , si tu veux , sera le prix de sa bravoure.

Mais pourquoi trouvé - je à redire à de pareils sentimens ! Ils sont dignes d'un homme de condition. Il se fera admirer , Martine. Je l'entendrai louer par toutes les bouches . . . Il viendra m'offrir un cœur généreux , digne des personnes les plus distinguées et mille fois préférable à ta chère Sophie. Cela en ira tout comme vous dites , répliqua la gracieuse suivante. Il me tarde déjà d'être à ce temps - là. Vous aurez soin de moi , au moins , Mademoiselle. A présent je ne regrette plus ces douze louis que vous avez donnés à Laville. Le pauvre garçon les méritait bien. Voilà monsieur votre père qui est aussi riche que jamais.

Deux jours après cette conversation, Sophie reçut une nouvelle lettre de son amant, et il lui en arriva régulièrement à chaque ordinaire, auxquelles elle fit réponse avec la plus grande exactitude.

Madame de Montaubri, qui avançait dans sa grossesse, et qui en était de la meilleure humeur du monde, demandait assidument des nouvelles du comte à Sophie. M. de Salignac avait soin de mettre dans ses lettres beaucoup de respects pour elle, et des complimens pour son jeune époux. C'était une attention flatteuse qu'il devait. Le baron de Primard, venait aussi souvent

que l'ardeur de la chasse le permettait , rendre compte du chevalier de Blamont son fils.

Revenu du désir qu'il avait de lier un petit commerce avec madame Bolinot , une jeune veuve de son village , à qui il avait promis un sort heureux , remplissait le vuide que l'impossibilité d'aller sans cesse à la chasse , laissait quelquefois dans la journée. Cette paysanne cachait sous la simplicité rustique , des appas que le baron , bon connaisseur , préférerait à ce qu'il y a de plus tentant dans les villes. Il se trouve même à la cour bien des gens de son goût. Pour moi , je pense que ce n'est pas le plus mauvais.

Si l'occasion se présente dans la suite de parler de cette petite connaissance de M. de Primard, je ne la laisserai pas passer, pourvu qu'elle en vaille la peine. A présent il n'y a rien d'assez intéressant pour faire une digression.

Transportons-nous, pour un instant, sur le théâtre de la guerre, où nous verrons le comte répondre exactement à la bonne opinion que Sophie a de lui, et le chevalier de Blamont suivre à-peu près ses traces. Les plus chers plaisirs de M. de Salignac étaient de s'entretenir, avec de Blamont, de l'adorable Sophie. Je suis sûr, lui disait-il, qu'elle

pense quelquefois à moi , qu'elle me plaint d'être séparé d'elle. Chevalier , ajoutait-il , que les douleurs de l'absence sont accablantes ! mais qu'on est bien dédommagé par l'espoir d'être uni au plus aimable des objets ! De Blamont était de ces confidens merveilleux pour un pis-aller. Ce n'était pas un homme à interrompre mal-à-propos. M. de Salignac ne s'entretenait avec lui de Sophie , que parce qu'il l'avait vue pendant quelque tems , et qu'il connaissait son amour pour elle.

Le comte , avide de se faire connaître , tâchait de se procurer les occasions les plus périlleuses.

Il fut commandé pour attaquer, à la tête de son régiment, un village dans lequel un parti ennemi s'était retranché. L'affaire fut chaude. Il trouva une forte résistance. Il fit des prodiges de valeur. Le chevalier de Blamont l'imita, on ne peut mieux. L'exemple des chefs est d'un grand poids pour le soldat. Tous se conduisirent en braves gens. Les retranchemens furent forcés. L'ennemi, qui s'était barricadé dans les maisons, en fut chassé, et M. de Salignac, qui s'était toujours montré le premier partout, reçut deux coups de feu dans ses habits, et en fut quitte pour cela. De Blamont ne fut

pas si heureux : une balle lui traversa les reins dans le tems même qu'on avait lieu de se croire tout-à-fait hors de danger. Six soldats ennemis restaient dans une maison, et faisaient mine de s'y vouloir défendre. On leur cria de se rendre. L'officier, qui était à leur tête, se mit à la fenêtre pour parler. Un des gens du comte, par brutalité, lui tira un coup de fusil. L'ennemi, qui ne fut point touché, répondit, et blessa de Blamont qui s'était approché du comte, croyant l'affaire finie. Son colonel le vengea aussitôt. Il fit mettre le feu à la maison, et fit passer au fil de l'épée les six malheureux qui en sortaient pour

éviter les flammes. On avait porté le chevalier mourant dans une maison du village. M. de Salignac ne tarda pas à le suivre. Ce qu'il y avait de plus habile en chirurgiens fut appelé. Ils jugèrent toute la plaie mortelle. La fièvre l'avait saisi avec d'affreux transports. Le comte, au désespoir, fit partir aussitôt Laville en poste pour avertir Sophie de l'accident, et pour la prier de disposer le père à cette triste nouvelle. Le valet - de - chambre arriva chez madame de Montaubri. Mademoiselle de Poinville fut alarmée en le voyant. Est-il blessé, lui cria-t-elle? ou lui est-il arrivé quelque chose de pis? Non, ma-

demoiselle , non ; rassurez-vous ,
répondit Laville. Ce que j'ai à
vous apprendre de triste ne le
regarde pas. Il lui conta ensuite
de quoi il s'agissait. Sophie prit
une part infinie au malheur du
chevalier. Quoi ! il était à côté
de ton maître , dit-elle à Laville ?
Oui , mademoiselle , reprit ce
garçon ; mais M. le comte s'ex-
pose trop : tant va la cruche à
l'eau qu'à la fin elle se casse. Ses
habits sont toujours criblés de
coups. Au bout de tout cela , il
pourrait bien s'y en adresser
quelques-uns au corps. Dites un
peu à votre maître , interrompit
madame de Montaubri qui était
présente , qu'il faut qu'il rap-

porte tous ses membres à manière. En parlant, elle faisait parade de son gros ventre. L'ville eut très-bien répondu à la question en homme d'esprit, si mademoiselle de Poinville ne l'eût pas gêné. Sophie remit un entretien plus détaillé avec lui, au tems qu'elle serait débarrassée de sa tante. Cependant elle engagea M. de Montaubri à porter la nouvelle de l'accident du chevalier à son père, avec tous les ménagemens convenables. Il s'acquitta de la commission en homme réellement affligé du malheur de son ami. Le baron fut désespéré. Rien n'était d'abord capable de le consoler. Il ne tarda pas

à prendre son parti. Le même jour il se mit en chemin pour embrasser encore une fois un fils expirant. Les soins que des étrangers peuvent prendre de quelqu'un qui nous est cher, nous paraissent toujours suspects.

Laville s'en retourna lorsqu'il eut satisfait pleinement mademoiselle de Poinville sur tout ce qu'elle lui demanda. Il fut chargé d'une longue lettre de sa part pour son maître.

Sitôt que M. de Primard fut arrivé, où il tremblait de trouver son fils expiré, il se fit conduire vers lui. Depuis que Laville était parti, on commençait à en espérer quelque chose. Le

pauvre de Blamont reconnut son père. Il lui baisa la main : et le baron attendri ne put s'empêcher de donner quelques larmes à ce triste spectacle. Le comte lui-même ne quittait guères le malade. Ce père infortuné vit avec reconnaissance les soins de cet obligéant ami. Vous me voyez sincèrement affligé, lui dit-il, monsieur, de la perte qui me menace. C'est un fils, et un fils tendrement chéri. Mais si quelque chose était capable de me consoler de sa mort, la circonstance m'y engagerait plus que toute considération. Il mourrait en homme d'honneur, monsieur; et, quelque attendri que vous

me voyez, je le regarderais expirer sans murmurer, si je le croyais capable d'une bassesse indigne d'un gentilhomme.

Mais le baron n'en était pas encore à la triste extrémité de se voir ravir son fils. Il allait considérablement mieux. On ne le disait pas encore tout-à-fait hors de danger, mais il y avait de grandes espérances. Ce bon père, que pour rassurer sa tendresse trop justement alarmée, rendait à son fils tous les soins imaginables, avec un empressement qui pénétrait le chevalier, de reconnaissance, et qui contribua à sa guérison peut-être autant que sa bonne complexion et sa grande

jeunesse. Enfin, pour ne pas traîner en longueur un article sur lequel on n'a que les mêmes choses à répéter, M. de Blamont, au bout de deux mois, se trouva entièrement guéri.

Le comte, pour mettre le comble à sa générosité, lui obtint, par son crédit, la Croix de Saint-Louis et une pension. On peut juger si le baron fut sensible à ces traits de générosité. C'était autant à son caractère de probité reconnue, qu'à Sophie qui l'estimait singulièrement, qu'il devait une amitié si particulière de la part de M. de Salignac. Car le chevalier, quoiqu'assez formé depuis quelque tems, n'a-

vait encore donné que des sujets de mécontentement au comte. Mais les âmes généreuses oublient qu'elles peuvent se venger, quand elles ont du bien à faire.

La campagne était finie. Le chevalier s'en retourna avec son père, et le comte, au comble de la joie, se disposa à aller recevoir le prix de sa constance. Voici la lettre qu'il adressa à sa chère Sophie :

« J'ai tâché de me rendre
 » digne de vous pendant cette
 » campagne, adorable Sophie.
 » Le sort a respecté un homme
 » que vous honorez de votre

» amitié. Je me mets en chemin
» pour aller supplier mon père
» de me tenir sa parole. Je suis
» plein de vie et de santé. Que
» l'amour ne seconde - t - il mes
» désirs ! Vous me verrez à vos
» pieds vous demander votre
» charmant aveu. Vous ne me le
» devez que parce que vous me
» l'avez promis , aussi ce sera
» une grace dont mon cœur
» rendra compte. Concevez -
» vous , belle Sophie , conce-
» vez-vous tout mon bonheur ?
» Non , il n'y a que moi qui le
» comprenne ; et personne ne
» pourrait l'exprimer. Je pars.
» Je serai à Paris dans trois jours,
» et j'espère au quatrième être

II.

II.

» le plus heureux des mortels.
» Mon père ne pourra plus s'op-
» poser à mes vœux. Que me
» reste-t-il à souhaiter ? Bientôt
» il n'y aura plus le vuide dans
» mon cœur , j'ai peine à croire
» toute ma félicité ; je n'ose m'en
» rapporter aux apparences les
» plus sûres. Quoi ! divine per-
» sonne ! Je vais être uni à vous
» pour jamais ! Quelles flatteu-
» ses pensées vont m'accompa-
» gner pendant ma route ; mais
» qu'elles me feront trouver le
» chemin long ! Je ne vois rien
» au dessous de moi à présent ,
» et dans peu je serai au-dessus
» de tout le monde. Je suis pres-
» sé de partir. Je finis , je pour-

» rai vous parler avant que la
» semaine ne soit finie. Je sup-
» plérai à la briéveté de ma
» lettre. Vous souvenez-vous ,
» ma chère Sophie , de tout ce
» que j'ai souffert ? Je ne le rap-
» pelle que pour donner un nou-
» veau prix au bonheur qui m'at-
» tend.

» J'ai encore un tribut d'in-
» quiétudes à payer à la tendre
» impatience qui me possède. Il
» me semble déjà être à vos
» genoux , baiser cette adorable
» main... Excusez les égaremens
» d'un amant. Il y a encore qua-
» tre jours d'ici à ce que je puisse
» vous voir. Amour ! écarte tous
» les évènemens qui peuvent

» remplir cet intervalle , mon
» bonheur est trop grand pour
» que quelqu'un ne me l'envie
» pas. Où en serais - je aimable
» Sophie ; où en serais-je ?... C'est
» Laville , qui vous remettra
» celle-ci. Je le suivrai d'aussi
» près qu'il me sera possible.
» Si vous voyez la joie de ce
» pauvre garçon , qu'elle récom-
» pense aussi pour ses services
» et son bon cœur. Il vous verra
» avant moi. Que j'ambitionne
» son sort dans cet instant , ma
» chaise m'attend ; j'y monte...
» Je fais une réflexion. J'irai
» droit à votre château sans m'ar-
» rêter à Paris. Je ne sais com-
» ment j'ai pu imaginer de voir

» mon père avant vous. C'est
» un instant précieux que je
» donnerais à l'amour , et qui
» n'apportera pas le moindre
» délai à ma félicité. Je repren-
» drai le lendemain de grand
» matin le chemin de Paris. Mon
» père me sera plus cher que
» jamais. Hymen , tendre hymen,
» voilà , Sophie , le seul nom
» qui me flatte à présent . . . A
» propos , puisque j'arriverai au
» château en même-temps que
» Laville , qu'ai-je besoin de ma
» lettre. En vérité , je ne sais
» plus ce que je fais. C'est vous
» qui en êtes cause. Mais vous
» allez réparer au centuple tou-
» tes les peines que mon amour
» aurait pu vous reprocher.

» Triste contre - temps. Ma
» lettre ne sera pas inutile. Je
» montais dans ma chaise. On
» vient de m'envoyer un ordre
» de rester encore ici deux jours
» avec mon régiment. Que le
» chevalier de Blamont est
» heureux d'avoir été blessé. On
» n'a pu lui refuser d'aller dans
» sa province achever de se
» rétablir. Il a déjà vu ma chère
» Sophie. Laville , partira tou-
» jours; Le fortuné mortel, notre
» général m'envoie chercher.
» Adieu , trop aimable Sophie ,
» mon impatience est extrême.
» Je suis le plus tendre , le plus
» respectueux , et bientôt le plus
» heureux des amans.

Le comte de SALIGNAC.

Laville ne tarda pas à se rendre au château. Mademoiselle de Poiuville , reçut bien le messager , et infiniment mieux le message. Son cœur palpitait à l'approche du jour qui devait combler tous ses vœux. Elle lut et relut la lettre de son amant , avec les sentimens dont le visage d'une belle reçoit ordinairement les impressions. Elle fit mille questions au valet-de-chambre ; elle lui demanda cent fois la même chose. Voulez-vous que je vous dise , lui dit naïvement ce garçon ? Ma foi , mademoiselle , il n'y a que mon maître au monde qui soit digne de vous. Il n'est pas nécessaire de vous répéter com-

bien il vous aime. Lorsqu'il n'allait pas aux coups, il était à s'enfermer avec M. le chevalier de Blamont et à parler de vous. Vous étiez aussi le sujet de l'entretien ordinaire entre nous deux. Le charmant ménage que cela va faire?... Sophie sourit de l'ingénuité de Laville, et le força à recevoir encore quelques marques de générosité.

Martine en murmura un peu, mais il fallut bien en passer par-là. M. de Poinville arriva le même jour. Sa charmante fille continua à en recevoir ces preuves de tendresse qui la pénétraient pour lui, d'amour et de reconnaissance. Il lui dit qu'il

était allé rendre une visite au père de M. de Salignac, et qu'il paraissait toujours très disposé à son alliance. C'était la plus agréable nouvelle qu'on pût donner à Sophie. Elle ne cacha pas ses sentimens à son père. Il aimait trop sa fille pour ne pas les approuver. Il l'embrassa même tendrement pour la remercier du plaisir qu'elle prenait aux nouvelles qu'il lui avait apportées. Qu'à présent la nature est avare d'aussi bons pères; notre meilleur ami, voilà notre père.

Les droits de la nature ne sont point du tout imaginaires. Un véritable père nous est plus cher qu'un sincère ami; mais un véri-

table ami est préférable à un père dure. Un mauvais père est celui qui méprise la voix du sang , un ami infidèle ne manque qu'aux lois de la société : quel est le plus coupable ? Siècle barbare ! pourquoi fais tu naître des fils ingrats ? mais , siècle encore plus barbare ! pourquoi produis - tu des pères sans entrailles ? S'ils ressembraient tous à celui de Sophie , la nature n'aurait pas lieu tous les jours de frémir de son plus bel ouvrage.

Ce n'est pas que M. de Poinville , aveugle père, eût autorisé, dans sa fille , des sentimens contraires à sa volonté ; mais dès qu'il s'agissait de son bonheur , il

ne connaissait point d'obstacles assez forts contre sa tendresse , pourvu que la vertu ne les fit pas naître.

Deux jours après l'arrivée de Laville , le comte parut. Qu'on se figure , s'il se peut , l'empressement avec lequel il s'offrit à sa maîtresse. Il ne cherchait qu'elle , il ne voyait qu'elle. Tendres égaremens de l'amour ! Tout ce qui était autour de lui , lui était indifférent.

Sophie fut émue à son tour. Il lui semblait voir son amant tout rayonnant de gloire. J'ai déjà dit quelque part que la bonne opinion du courage d'un homme , influait furieusement sur le cœur

d'une belle. Elle retrouvait son amant toujours tendre , toujours soumis , et que l'espoir seul de lui être uni , rendait le plus heureux des hommes. Elle lui sut bon gré de cette espèce d'extase dans laquelle elle le voyait. Bientôt l'amoureux comte se ranima. Son amante lui donna un baiser , il en reprit un second. Sophie rougit , je ne sais pourquoi. Elle espérait en essayer bien d'autres dans peu.

M. de Poinville , qui était présent à ce spectacle , pleurait d'attendrissement , et Martine , qui avait l'âme des meilleures , ouvrait d'aussi grands yeux qu'il lui était possible, et prenait part à la

satisfaction de sa maitresse. Enfin M. de Salignac parla. Il en était temps.

Il répéta tout ce qu'il avait dit dans les siennes. Sa main fut pressée et accablée de baisers ; elle ne s'avisa pas de la retirer. Les petits termes consacrés par l'amour n'y furent pas épargnés. Il y aurait bien une façon nouvelle de les rendre au lecteur , mais je le prie de m'en dispenser , en faveur de la bonne foi avec laquelle j'avoue mon ignorance sur ce point.

Quand tous les petits transports amoureux furent passés , il fallut parler d'affaires. Mes enfans , dit M. de Poinville , que ce tendre

spectacle avait réellement touché, vous aurez le tems de vous prodiguer ces charmantes caresses, lorsque tout sera terminé heureusement. Il faut songer, à cette heure, à profiter des dispositions dans lesquelles j'ai laissé monsieur le marquis. Le comte sûrement ne sera pas allé lui rendre la première visite.

Cela est vrai, monsieur, répondit M. de Salignac, mais regardez votre adorable fille, et décidez si j'ai tort.

Propos d'amans, reprit le père de Sophie; cependant j'ai eu trop de plaisir à être témoin de cette entrevue, pour vous reproche_r d'avoir donné la préférence à m_a

fille. Il ne faudra pas manquer de partir demain de grand matin. Nous vous suivrons, ma fille et moi, et j'espère, mes enfans, si le ciel le permet, vous voir unis avant huit jours.

Huit jours ! s'écria le comte ; huit jours ! monsieur , que ce terme est long !

Nous concludrons le plutôt qu'il nous sera possible , répondit M. de Poinville. La décence oblige ma fille à ne pas paraître aussi impatiente que vous , mais je gage , qu'au fond , elle ne l'est guères moins.

Sophie rougit en souriant.

Vous vous plaisez , repliqua M. de Salignac , à déconcerter

l'adorable Sophie... Quels que soient ses desirs, ils ne peuvent se comparer aux miens. Notre union peut-elle être aussi précieuse pour elle que pour moi ? y gagne-t-elle autant que moi ? ajouta-t-il, en baisant la main à sa maîtresse.

Je vous assure, monsieur, répondit modestement Sophie, que je suivrai en ceci la volonté de mon père, avec un plaisir dont vous avez pu souvent juger vous-même.

Le comte tomba à ses pieds, pour la remercier :

Ah ! charmante personne, s'écria-t-il, je ne m'accoutumerai jamais au plaisir d'un si doux

aveu. Ménagez un peu plus vos bontés , autrement je mourrai d'impatience , en attendant le jour , l'heureux jour qui doit combler tous mes vœux. Adorable Sophie !..

Monsieur , continua-t-il en s'adressant au père , monsieur , vous ne me plaignez pas d'être encore obligé de patienter huit jours : vous ne comprendrez jamais tout ce que je souffrirai.

Mon cher comte , répondit M. de Poinville , s'il ne dépendait que de moi , je vous unirais dès ce soir ; vous me rendez assez de justice pour en être persuadé ; mais soyez sûr que je n'épargnerai rien pour avancer votre bonheur et celui de ma fille.

Dans ces entrefaites , M. de Montaubri parut avec sa chère épouse , qui , surchargée de l'enfant qu'elle portait , s'aidait avec une tendre indolence du bras de son mari.

Il n'y a pas à gloser-là , dit-elle ; deux amans en présence d'un père !.. Honni soit qui mal y pense !

La pauvre femme se rappelait qu'elle n'avait jamais aimé un tiers dans les têtes à têtes.

N'est-il pas vrai , mon frère , continua-t-elle , en s'adressant à M. de Poinville , que vous allez mourir de joie , lorsque vous verrez votre Sophie dans l'état où je suis ?

Je n'en mourrai pas de joie ;
répondit M. de Poinville , mais
je conviendrai que j'en serai fort
aise.

C'est là le but du mariage , dit
M. de Montaubri , et quoique ma
belle nièce en rougisse , je la
verrai mère avec beaucoup de
plaisir.

Le pauvre M. de Salignac se
perdait dans les idées que ses ré-
flexions lui fournissaient.

Madame de Montaubri dit à
son époux que le comte paraissait
homme à donner plus vite que lui
le titre de grand-père à M. de
Poinville.

Les propos , grace au goût de
la dame enceinte , allaient s'é-

chauffer , lorsque le baron de Primard et son fils entrèrent. M. de Salignac les vit l'un et l'autre avec plaisir , et madame de Montauban fit remarquer un air martial dans le chevalier , depuis qu'il portait la croix de saint Louis.

Pendant le reste de la journée , le comte trouva bien des momens pour entretenir sa chère Sophie de son amour.

Le charmant couple ! je m'attendris d'avance en prévoyant les maux qui les menacent.

Le lendemain , M. de Poinville, Sophie et le comte partirent de grand matin pour Paris. M. de Salignac alla d'abord chez son

père. Il en fut reçu tendrement. Il le prévint même sur son mariage avec mademoiselle de Poinville, et il l'assura de sa bonne volonté. Ce tendre fils était transporté. Il avait oublié toutes les duretés de son père. Il ne trouvait point d'expressions proportionnées à sa reconnaissance. La plus vive joie était peinte dans ses yeux. Le marquis fut attendri, et il embrassa plusieurs fois son fils, en lui renouvelant sa promesse. Il exigea néanmoins encore un délai que le comte raisonnablement n'aurait même pu refuser à tout autre qu'à son père.

Il me semble avoir dit quelque

part que M. de Salignac était un cadet. Il avait donc un aîné. Or ce frère , qui était lieutenant-général , servait dans l'armée d'Italie. Il devait arriver au premier jour ; il était juste , et très-juste , qu'il assistât au mariage de son frère , et d'autant plus juste qu'il l'aimait beaucoup , et que , dans l'occasion , il avait fait tous ses efforts pour lui rendre service. Cet aîné était marié , mais il n'avait point d'enfans. Tant il est vrai que n'en a pas toujours qui veut.

M. de Salignac ; sitôt qu'il eut rempli les devoirs de fils , courut s'acquitter de ceux d'aimant. Il avait un air qui ne dé-

notait pas une satisfaction entière. On lui en demanda la cause avec une inquiétude qu'on ne put cacher. Mon père, répondit-il, consent toujours à notre union ; mais il diffère le jour jusqu'à ce que mon frère, qu'il attend, soit arrivé.

Ah ! Sophie, je ne puis vous céler mes craintes. Ce délai me sera funeste. J'ai un secret presentiment qui m'accable. Je vous l'ai déjà dit : mon bonheur est trop grand, pour qu'on ne le traverse pas.

Je vous avoue, dit Sophie, que je me défie aussi de monsieur le marquis. Peut-être a-t-il des desseins que nous ne connaissons ni l'un, ni l'autre.

Je gage que sans moi , dit M. de Poinville, vous vous formeriez des chimères qui n'ont pas le moindre fondement. Eh bien , continua-t-il , en s'adressant au comte, monsieur votre père veut que l'aîné soit de la nôce ; je trouve cela fort naturel. Votre union en est retardée. J'entre dans vos peines ; mais il faut se prêter à la circonstance. Vous vous êtes bien déterminé à attendre pendant toute une campagne , pourquoi feriez-vous difficulté de prendre patience encore trois ou quatre jours. Monsieur votre frère ne peut tarder de venir. Les obstacles même , que vous avez trouvés à votre

bonheur, le rendront plus doux. A demain au matin, une visite avec ma fille à monsieur le marquis et tout ira bien. Vous serez content, autant que vous pourrez prendre sur vous, pour modérer votre impatience.

Ce discours rassura un peu nos amans. Ils se séparèrent avec les cérémonies ordinaires des gens qui sont dans ce cas.

Et, le lendemain, monsieur de Poinville conduisit sa fille chez le père de M. de Salignac. Il en fut reçu avec toutes les marques de la plus cordiale amitié. Sophie en fut traitée de fille.

Le marquis parut si bien intentionné, que M. de Poinville,

s'approchant de M. de Salignac , qui avait un air rêveur , et lui touchant sur l'épaule : Point d'idées chagrinantes , M. le comte , lui dit-il , vous serez marié.

Le marquis voulut savoir de quoi il s'agissait.

Monsieur votre fils , répondit M. de Poinville , craint toujours quelques obstacles.

Mon père sait , dit le comte , que les amans ne sont jamais sans inquiétudes ; mais j'ose trop compter sur ses boutés. . .

Oui , vous y pouvez compter , répondit le père , avec un air ouvert ; et j'excuse vos inquiétudes. Quand on est prêt de jouir d'un bien aussi doux que celui

qu'on vous apprête, il est naturel d'en redouter la perte. Sur cela il dit mille choses flatteuses à Sophie, qui é ait réellement embellie depuis qu'elle avait vu son cher comte.

Elle s'en retourna avec les promesses les plus solennelles du marquis; et monsieur de Salignac ne manqua pas de l'accompagner.

Enfin le frère de son amant arriva. Un peu de fièvre qu'il avait, modéra dans les deux frères la joie de se revoir. Suivant les apparences, il n'y avait point de suites à craindre; et le malade, instruit de l'empressement du comte, et du délai que son père

avait apporté à son mariage pour qu'il y fut présent , déclara que son incommodité ne l'empêcherait point d'y assister ; et pria en grace de ne pas le faire servir de prétexte au retard du bonheur de son frère.

Le comte se garda bien de le détourner de cette bonne volonté ; il le remercia avec la plus grande effusion de cœur ; et le jour , l'heureux jour , qui faisait l'objet de ses plus chères délices , fut décidé pour le lendemain.

Sa joie , qu'il ne pouvait contenir , sembla faire oublier au malade son infirmité ; le marquis lui même paraissait réellement enchanté de très-bonne foi du mariage de son fils.

M. de Poinville , en bon père , partageait le plaisir de sa chère Sophie. La joie brillait dans ses yeux ; mais la décence et la modestie dictait ses expressions , et réglaient ses démarches. Aimable réserve du sexe , tu es faite pour augmenter notre félicité , tu sais cacher avec art tes désirs qui font naître et qui fortifient les nôtres. M. de Salignac s'abandonnait aux transports de l'amour. Il reconduisit Sophie et son père ; et quand il se vit en liberté d'exprimer ses sentimens , il se jeta à ses genoux (j'ai déjà remarqué quelque part que c'est - là l'attitude favorite des amans) : Belle Sophie , lui dit-il ,

c'est demain... Ah , jour mille fois heureux , mes soupçons , mes tristes idées sont entièrement évanouis : demain... En parlant , il pressait sa main contre ses lèvres ; et Sophie même , en présence de son père , lui laissa prendre trois à quatre baisers sur les siennes , sans doute pour s'accoutumer aux cérémonies de ce charmant lendemain. M. de Poinville , que ce spectacle ravissait , leur dit : C'est pour vous , mes enfans , que vous venez de vous donner ces baisers ; j'en exige à présent quelques-uns pour moi. Le comte usa de la permission avec respect , et Sophie avec décence ; l'un et l'autre le firent

avec plaisir. Epargnons au lecteur le détail de cette visite. L'imagination travaille volontiers sur de pareils objets. Je pourrais pour nos deux amans parodier deux vers d'une romance sur les amours de Daphné et d'Apollon :

Sophie était sensible et belle,
Et le comte sensible et beau...

Quoique M. de Poinville eût la bonté de les laisser seuls pendant quelque temps , ceux qui sont persuadés , comme ils doivent , de la vertu de Sophie , et de la retenue respectueuse de M. de Salignac , n'auront pas la moindre peine à croire qu'ils se

réservērent quelques douceurs pour le jour pu mariage. Il est bon d'en avertir , de peur qu'on n'en doute .

Sophie , ne ferma pas l'œil de toute la nuit qui précéda cette belle journée , et le comte dormit encore moins. Il venait cependant de s'assoupir , rempli des flatteuses idées qui le poussaient , lorsque Laville le vint réveiller brusquement. Il se lève avec précipitation , s'imaginant que Sophie l'attendait à l'autel , et qu'il avait eu le malheur d'être de ancé. Il commençait même à faire des reproches à son valet-de-chambre , lorsque jettant les yeux sur ce garçon , il le vit

tout en pleurs. Qu'est-il donc arrivé , Laville ? lui dit - il en frémissant : qu'est-il arrivé ? Non, ne me l'apprends pas. Ah traître ! monsieur , répondit ce garçon... Parles donc vite , si tu ne veux me voir mourir , reprit son maître... Monsiear votre frère , continua Laville , est dans des transports affreux : on tremble à chaque instant de le voir expirer... Le comte y vola , l'esprit en proie à mille funestes réflexions. Il trouva le malade dans un état aussi terrible qu'on le lui avait annoncé. Les médecins en espéraient quelque chose si son transport pouvait ne point avoir de suites fâcheuses ; mais ils en

redoutaient l'issue..... Tout le monde était dans la plus morne consternation. Le marquis, tristement accoudé sur le lit du malade , ne paraissait susceptible d'aucune consolation. M. de Salignac , en avait plus besoin lui-même que tout autre , il était à la veille de perdre un frère chéri , et les douces espérances du plus charmant hymen. L'épouse du malade augmentait l'affliction universelle par ses pleurs et par ses cris. M. de Salignac eut assez de présence d'esprit , pour envoyer Laville apprendre cette triste nouvelle à M. de Poinville. Sa fille et lui la reçurent avec cet air morne ,

et ces questions cent fois interrompues qu'on fait cent fois à un triste messenger. Ce fidèle garçon peignit la douleur de son maître avec des couleurs si naturel, que Sophie s'en prit à ses beaux yeux. Il en coula quelques larmes ; et son tendre père eut à peine la force de prendre courage. Il prévoyait que cet accident allait différer plus long-temps, et peut-être dissiper pour toujours les espérances du comte et de sa fille. Sophie de son côté en pensa tout autant.

Que faisait dans cet intervalle l'inconsolable de Salignac ? Il se désespérait. Son frère mourut à dix heures du matin : il fallut

secourir la veuve , qui ne sortait d'un évanouissement que pour retomber dans un autre. Le comte alla se jeter sur un lit , à peine assez fort pour résister aux tourmens qui le déchiraient. Il eut néanmoins la précaution d'écrire à Sophie ce billet, qu'il envoya par Laville :

« Mon frère vient de mourir,
 » chère Sophie ; toute la maison
 » est dans un deuil inexprima-
 » ble. Jugez quel doit être le
 » mien. Il ne faut pas penser de
 » long - temps . . . Désespérante
 » idée ; plaignez - moi , belle
 » Sophie. Dans cette occasion
 » l'amour devait me faire mou-

» rir : il me fait vivre encore.
» A peine ai - je la force de tenir
» ma plume. Affreux contre -
» temps , frère chéri, mort funes-
» te ! Plaignez encore une fois
» votre passionné

Comte de SALIGNAC. »

Sophie reçut ce message avec toute l'affliction que le comte pouvait exiger d'elle. N'y était elle pas autant intéressée que lui ? Laville pouvait à peine suffire aux questions qu'elle lui faisait coup sur coup. Elle se crut obligée de consoler un amant qui lui supposait plus de fermeté qu'à lui. C'était à l'amante à rassurer l'amant. Voici

les termes de sa consolation au comte :

« Il est inutile , monsieur , de
» vous dire la part que nous pre-
» nons mon père et moi au sujet
» de votre affliction. Vous con-
» naissez nos sentimens ; vous
» leur rendez justice. Vous per-
» dez un frère que les liens du
» sang et de l'amitié vous ren-
» daient bien cher. Jamais un
» malheur ne vient seul. Ah
» comte ! quelle différence d'hier
» à ce jour ! peut-être n'êtes-
» vous pas le seul à plaindre. Con-
» cevez-vous bien toutes les dis-
» graces qui nous menacent ?..
» Mais vous savez que la mort

» est un tribut que nous devons
» à la nature. Tôt ou tard il faut
» le payer. Songez qu'on meurt
» souvent plus heureux que ceux
» qu'on laisse après soi. Nous
» en sommes l'exemple. Nous
» la regarderons souvent comme
» un bien cette mort qui fait
» couler vos larmes aujourd'hui.
» Elle est préférable aux revers
» que je redoute... Et vous qui
» l'avez affrontée mille fois dans
» cette dernière campagne, pour-
» quoi semblez - vous trouver
» étrange qu'elle soit venue cher-
» cher monsieur votre frère dans
» sa famille ? Si vous consultez
» les sentimens chrétiens avec
» lesquels il a vécu , et avec les-

» quels il est mort , sûrement
» son sort est préférable au
» vôtre.

» Cher comte , il est juste que
» les premiers mouvemens de la
» douleur soient pour lui ; réser-
» vons nous les seconds. Com-
» bien de fois n'ai-je pas appelé
» le trépas , lorsque j'étais indi-
» gnement entraînée par ces scé-
» lérats dont vous m'avez déli-
» vrée. S'il ne faut , pour vous con-
» soler , que vous assurer de nou-
» veau de mes sentimens , ils
» sont toujours les mêmes. Ne
» craignez pas qu'ils changent
» jamais. Peut-être bientôt vou-
» dra-t-on me les interdire , mais
» rien ne peut rompre des nœuds

» formés par la vertu. Que n'è-
» tes-vous aussi sûr des évène-
» mens que de mon cœur , que
» ne suis-je en état de vous en
» procurer moi même la disposi-
» tion. J'avoue cher comte , qu'il
» me serait bien flatteur que vous
» dussiez tout votre bonheur à
» votre fidelle amie ,

SOPHIE DE POINVILLE. »

Cette lettre , en effet , consola M. de Salignac. Un amant n'est pas tout-à-fait malheureux quand il ne peut douter des sentimens de sa maîtresse , quelques disgraces qu'il ait à essayer ou à craindre d'ailleurs.

Il sortit aussitôt que la décence

put le lui permettre , et il alla déposer ses peines dans le sein de Sophie. Vous voilà à présent l'aîné d'une grande maison , lui dit M. de Poinville en l'embrassant. Funeste titre ! répondit notre amant , que je n'ai que trop acheté , et qui me menace encore de bien des malheurs ! Ah ! monsieur : ah ! Sophie ! Que ne donnerais-je pas , pour mettre à présent aux pieds de votre adorable fille , cette fortune et ce rang dont vous avez la cruauté de me féliciter ! En suis-je plus heureux pour cela ? En suis-je plus digne d'elle. Les dignités , les richesses influent-elles sur le mérite personnel ? Trouvez-moi ,

quelqu'un, monsieur, qui soit à même de changer le pouvoir de m'unir à la divine Sophie, contre toutes les flatteuses espérances qu'il m'est permis de concevoir. Encore ne sont-elles flatteuses, ces espérances, que suivant un préjugé auquel notre cœur se refuse souvent. J'en suis l'exemple. Un homme vertueux, dans quelque condition que le ciel l'ait placé, est un homme respectable à tous les autres ; un homme vertueux, qui n'aurait d'autre bien et d'autre rang que celui d'être l'époux de Sophie, serait, suivant moi, l'homme le plus content du monde. Que vos sentimens, monsieur,

me sont chers, dit mademoiselle de Poinville; qu'il m'est doux de penser que je n'aurai jamais lieu de rougir des miens ! cher comte ! nous avons été souvent à la veille de notre union, et prêts d'être heureux, la fortune envieuse sans doute de notre bonheur, comme vous l'avez remarqué plusieurs fois, y a mis des obstacles que nous regardions d'abord comme insurmontables; mais que nous nous sommes vus toutes les fois sur le point de franchir. Un amour éprouvé en est plus cher et plus constant. Il est vrai, belle Sophie, reprit M. de Salignac; mais le mien a-t-il besoin d'épreuve? Pour-

quoi le ciel nous persécute-t-il ? toutes les consolations ne peuvent tout au plus servir qu'à amuser mon désespoir. Peut-être rien n'est il désespéré, répliqua Sophie. Cher comte, ne faisons pas notre supplice nous mêmes. Dans l'adversité nous sommes nos plus grands ennemis.

M. de Salignac demeurait dans un morne silence. Sophie était pénétrée. Il lui échappa quelques larmes, que son amant remarqua. Quoi ! vous pleurez, adorable Sophie, s'écria-t-il vous pleurez, et c'est moi qui fais couler vos pleurs. Tout ce que je souffre, et tout ce que j'ai à souffrir, est trop payé par une

seule de ces précieuses larmes. Ah! monsieur, continua-t il, en s'adressant au père, faut-il que j'apporte la consternation dans une maison dont la joie la plus pure ne devrait jamais sortir. N'achevez pas de me désespérer, Sophie. Je ne sais trop de quoi je serais capable. Malheureux jouet des caprices du sort! Quand mon cœur ne me demandera-t-il plus rien? Vertueux desirs! par qui êtes-vous traversés?...

Mais, monsieur, lui dit M. de Poinville attendri, quoique vous me voyiez touché de vos peines, je vous avoue que je ne sais encore à quoi les attribuer. Monsieur votre père vous a-t-il in-

terdit positivement toute espérance , ou n'est-ce que sur des conjectures que vous vous désolerez ? — Non , monsieur , il ne m'a pas encore découvert ses sentimens , mais je tremble de les lui demander. S'ils étaient tels que je les redoute , je ne sais pas à quelles extrémités je me porterais : le malheur est supportable tant qu'il reste une lueur d'espérance. Et moi , mon avis est qu'il faut s'éclaircir sur cet article , reprit M. de Poinville. Laissons passer encore quelques jours , et j'irai moi - même sommer M. le marquis de sa parole. Alors , s'il nous refuse , vous aurez le tems de vous affli-

ger. Affliger! monsieur, répliqua le comte : quel nom vous donnez aux affreux tourmens qui sont prêts de me déchirer? Patientez au moins jusqu'à ce tems, dit M. de Poinville, et ne me percez pas le cœur par vos plaintes, et par les larmes que vous faites verser à ma fille. Ah! monsieur, s'écria M. de Salignac, la douleur d'un amant n'a plus d'amertume quand l'objet aimé s'attendrit sur ses peines. S'il ne fallait que mon sang pour sécher les pleurs de cette adorable personne, que vous me le verriez verser d'un grand cœur. Ma main ne voudrait céder à aucune autre le ravissant plaisir de faire ar-là son bonheur.

Sophie ne releva pas les tendres extravagances du comte. Elle le plaignait ; elle se plaignait : elle était trop attachée à ses propres réflexions pour apprécier celles des autres. . . . M. de Salignac se retira un peu moins triste qu'avant sa visite, mais toujours obsédé par de noires pensées. Il alla encore se plaindre quelquefois auprès de Sophie, jusqu'au jour que M. de Poinville avait destiné pour aller s'informer des dispositions présentes du marquis.

Ce jour arriva, et M. de Poinville fut introduit, avec sa fille, chez M. de Salignac. Ce tendre amant les accompagnait, et at-

tendait , avec une palpitation de cœur étonnante , l'arrêt qui devait décider de son bonheur ou de son malheur. Sophie avait une contenance assez mal assurée. Le marquis la reçut son père et elle avec une froideur que tout autre qu'un amant eût attribué au ressentiment de la perte qu'il venait de faire.

Je suis bien aise de vous voir , dit-il , à Sophie et à son père , presque aussitôt qu'ils furent entrés , pour vous remercier de votre bonne volonté pour mon fils ; je suis fâché qu'il ne puisse être à une aussi aimable personne que mademoiselle , mais la chose n'est plus possible. Puis s'adres-

sant au comte : Monsieur, je vous défends, ajouta - t - il , de voir davantage mademoiselle , sous peine d'encourir ma disgrâce.

Mille passions différentes s'élevèrent dans le cœur des trois victimes de la mauvaise foi du marquis. Le comte ne se possédait plus : il était trop agité. Il allait parler ; il frémissait Sophie s'évanouit Ah ! mon père , qu'avez-vous fait ? s'écria-t-il : il vola au secours de sa maîtresse. Le sentiment de l'amour étouffa tous les autres. Ah ! ma fille , s'écria en même tems M. de Poinville , en la retenant dans ses bras. Père injuste ! dit-il

en s'adressant au marquis ; pouvez-vous avoir un fils si vertueux ? Secourez-la , répondit le marquis d'un ton flegmatique ; et vous , mon fils , songez à m'obéir Dieu ! Vous êtes mon père , monsieur , répliqua impétueusement le comte Vous trouverez encore , monsieur , lui dit M. de Poinville , une troupe de scélérats pour me ravir ma fille

Le marquis se retira dans un cabinet , outré de ce cruel reproche auquel il ne s'attendait pas ; il fut bientôt déterminé à cacher , par de nouvelles violences , la honte de celle qui lui avait si mal réussi vis-à-vis l'amante de son fils.

A force de soins , Sophie revint à elle. Où suis-je , dit-elle , les yeux égarés et d'un ton mourant ; où suis-je ? Vous êtes , répondit le tendre comte , en bégayant , entre les bras d'un père et ceux d'un amant. Rassure-toi , ma chère Sophie , lui dit son père la larme à l'œil ; rassure-toi , il l'embrassait en lui parlant Ne me quittez ni l'un ni l'autre , reprit-elle Que craignez - vous donc , adorable Sophie , s'écria son amant ? J'en jure par vous-même , si Non , je ne connais plus que vous tout le reste m'est m'est indifférent Pendant ce discours entrecoupé , Sophie

acheva de rappeler tous ses sens. Fuyous, dit-elle, en se tournant vers son père; je mourrais dans cette odieuse maison.... Adieu, comte, obéissez.... Vous croyez en vain m'échapper, répondit-il.... Je vous suivrai par-tout.....

Ne vous opposez pas davantage aux soins de ma tendresse alarmée, ou je ne répons pas. Ah! Sophie!... Monsieur, vous avez des bontés pour moi..... Mon désespoir vous touchera... Oni, madame, vous ne voudriez pas me voir criminel... Vous me repoussez.. Quoi, tout le monde est contre moi! mon père, respectable nom! vous voulez rendre malheureux le seul fils qui

vous reste ? c'est sur moi que je me vengerai de vous... Monsieur, lui dit M. de Poinville, songez que dans l'occasion vous devez ménager plus que jamais monsieur votre père. De grace, ne nous suivez point.. Cher comte, vous connaissez mes sentimens, ajouta Sophie..... Ils sont les mêmes. Monsieur votre père a manqué à sa parole, continua-t-elle, en lui jettant un regard tendre et languissant, je tiendrai la mienne.. Vous vous jouez l'un et l'autre de ma douleur, reprit-il. Vous ne voulez pas que je vous voie, peut-être pour la dernière fois ? En s'obstinant à les suivre, il les avait conduits

jusqu'à la porte. Leur voiture
les y attendait , il y arriva.....
Cruelle séparation !... pourquoi
faut-il que le seul bonheur réel
que nous a accordé la nature,
soit acheté par tant de souffrances
et de peines !...

Fin du second Volume.



PQ
2149
A1C6
t.2

Le Coche d'Auxerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
